REDACTION
9334, Jasper Est,
Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
Abonnement annuel:
Canada $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PU[illegible]
Toutes les comm[illegible] concernant la publicité [illegible] daction doivent être adressé[illegible]
Boite postale 92. Tél. 187[illegible]
Edmonton
Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 11 — EDMONTON, JEUDI 1er JANVIER 1914 — FONDE EN 1905

Bonne et Heureuse à tous nos aimables lecteurs et lectrices ainsi qu'à nos bienveillants patrons.



DISCOURS

Prononcé par l'hon. W. Gariépy répondant à la Santé "Notre Hôte" au banquet qui lui a été offert par l'Association du Parler Français le 22 décembre 1913.

* * *

Messieurs,

Cette soirée, ai-je besoin de vous le dire, comptera parmi les plus belles et les plus inoubliables de ma vie.

Entouré d'amis qui me sont chers, l'objet d'une sympathie et d'une cordialité dont je chercherais en vain à décrire la nature, la force et le charme, je goûte une joie et un bonheur bien propres à boulverser mon âme et à la remplir des sentiments les plus divers.

Vous le savez, les extrèmes se touchent, le contentement, l'allégresse s'exprime aussi bien par les larmes que la peine et le malheur. Vous comprenez mon émotion, vous m'excuserez si je sens mon coeur empoigné en présence de cette manifestation fraternelle.

Ce soir le nombre le dispute à l'enthousiasme, tout contribue à pénétrer l'atmosphère de fièrté patriotique. L'amour du sol et le souvenir des gloires nationales se joignent à la confiance dans nos institutions politiques pour célébrér un événement qui n'est pas sans conséquence pour le bien-être, le progrès et l'avénir dé notrè province et des différents éléments qui composent sa population.

Loin de moi l'idée de m'attribuer aucun mérite personnel, de réclamer aucun crédit en cette circonstance, de prendre pour moi ce qui appartient à la charge que j'occupe.

Vous avez voulu d'un geste généreux et digne de vous, souligner le fait que le président de votre importane société, député à la Législature, a été appelé à remplir la haute fonction de Ministre de la Couronne, a été élevé à la dignité de membre du Gouvernement Provincial, a été honoré de la confiance de son chef politique le Premier Mnistre de l'Alberta, l'Hon. Monsieur Sifton.

Ce que vous faites pour moi vous l'auriez volontiers fait pour un autre si les circonstances s'y fussent prêtées et vous auriez eu raison. Je vous en félicite. Vos hommages ne sont pas destinées à un homme en particulier, mais à un représentant, à un porte-drapeau.

Vos saluts, vos félicitations, vos acclamations s'adressent plutôt au titulaire d'une position distinguée et je le constate avec plaisir. Mais, Compatriotes qui m'entendez, sachez bien une chose, c'est que je voudrais être titulaire genre chevalier qui, comme Bayard, soit sans peur et sans reproche.

Mon ambition est d'accomplir mon devoir en homme de coeur et de conscience. Je rève remplir mon mandat de député, ma tâche de ministre avec dévouement et fidélité, respectueux des droits de tous et chacun. Je veux me souvenir toujours que personne ne saurait commander avec succès, s'il n'a jamais su obéir, qu'il y a un temps pour se taire et écouter, comme un temps pour parler et revendiquer, et que je ne saurais obtenir justice pour moi-même et pour ceux que je représente qu'en autant que je serai toujours prêt à donner aux autres pleine et entière justice.

Tout en ressentant l'orgueil de mon origine, tout en nourrissant un attachement inviolable aux traditions qui nous sont chères, je grandirai à vos yeux si je sais maintenir avec dignité les obligations de ma charge et défendre les intérêts de tous avec la même équité et le même acharnement.

Venues de tous les coins du Canada, des Etats-Unis, des Iles Britanniques, de l'Europe continentale, les races qui se rencontrent dans cette province jouissent d'un esprit large et tolérant et sont animées de dispositions plutôt généreuses. Nulle part peut-on trouver un peuple plus conscient de ses droits et de ses devoirs, plus exempt de préjugés, plus digne du grand avenir qui lui est réservé. Je suis flatté d'être un des représentants de toute cette population albertaine, de ce peuple choisi dont les qualités et les vertus font l'admiration du visiteur et de l'observateur.

Ce sera un des souvenirs les plus agréables de ma vie publique que mon accession à une place dans le Cabinet Sifton ait été accueillie avec faveur par toutes les classes de la société, par tous les groupes, par toutes les sections et je pourrais dire par toute la presse de notre province,

Je suis trop heureux que ma nomination ait fourni à la Société du Parler Français l'occasion de prouver sa puissance d'organisation, la cohésion et la solidarité de ses membres, son but noble et patriotique, et l'excellence de ses principes.

Du fond du coeur je remercie les promoteurs de ce Banquet, tous ceux qui y prennent part sans oublier mes collègues à la Chambre, les Messieurs du Clergé, les délgations des différentes localités environnantes et des différentes sociétés nationales.

Je remercie le député de Grouard de son amabilité en acceptant la présidence de ce banquet, le député de St-[illegible] généreux dont il s'est servi en parlant tantôt de moi ; le déuté de St-Albert, le vainqueur de la campagne de 1909 qui me tend aujourd'hui une main amicale.

Les rivalités d'hier, toujours possibles dans le domaine politique, disparaissent comme par enchantement et je vois là l'assurance de conquêtes nouvelles.

On st venu de tous les coins de la province pour donner de l'éclat et du prestige à cette réunion. Je suis sensible à la démarche de mes compatriotes de Calgary, représenté en cette circonstance par Messieurs Vital Raby et J. R. Miquelon. Ajouterai-je que je constate avec bonheur qu'un bon nombre des membres du Club National d'Edmonton et de nos compatriotes appartenant à la classe ouvrière se sont fait un devoir de prendre place autour des tables de ce banquet.

Mes débuts dans la vie m'attirent évidemment des simpathies de la part de ceux qui suent et peinent pour gagner le pain de leur famille; et j'en suis suis fier, j'y vois là un titre de noblesse.

Je remercie aussi mes bons amis conservateurs comme MM. Dubuc, Landry et Denis qui ont oublié les luttes d'hier pour se joindre à nous ce soir.

La politique qui nous divise en deux camps plus ou moins distincts a pour une fois fait taire ses instincts guerriers, étouffé ses dispositions farouches pour nous grouper tous sous un étendard de paix, d'harmonie et de bonne entente.

J'en profite pour jouir avec vous du spectacle d'un union complète, pour en augurer les résultats les plus consolants, pour formuler l'espoir que, marchant en rang serrés nous serons plus forts et que les grandes causes qui n'avancent que par nos efforts communs n'en seront que plus religieusement servies.

Je ne saurais oublier le Comté de Beaver River, sans conteste pour moi le plus beau comté de la Province, fameux par sa nature accidentée, ses terres arables, ses rivières ses lacs pleins de poisson, ses forêts pleine d'un abondant gibier.

C'est aux électeurs de Beaver River que je dois mon siège en Chambre, eux qui viennent à l'unanimité, par acclamation de renouveler mon mandat et de m'accorder la plus belle preuve d'estime et de confiancè qu'un député puisse souhaiter.

Honneur à eux sans distinction de race, de langue, de religion ou de parti politique. Saluons parmi nous l'un d'entre eux, le fondateur d'un des centres importants de mon Comté, bien connu de vous tous, Monsieur Edmond Brosseau.

Beaver River est habité surtout par une classe de citoyens dont les travaux sont essentiels à la prospérité générale et je m'en voudrais de n'avoir pas au moins un mot à l'adresse du cultivateur, du colon, du pionnier.

Jamais plus qu'à l'heure actuelle n'avons nous senti le besoin de nous emparer du sol, de nous y cramponner, de le féconder et d'y chercher la richessé, la stabilité et le salut.

La vie du colon a ses misères, ses difficultés, ses ennuis, ses dangers, mais puisque Sir Richard McBride a pu dire que le bûcheron canadien français est le meilleur bûcheron que compte la Colombie Britannique, je puis bien reprendre le mot du Trésorier de la Province, l'honorable M. Mitchell, et affirmer que le colon de langue française peut avoir des égaux dans ce pays mais qu'on ne saurait nulle part sous le soleil lui trouver de supérieur.

J'en appelle à l'histoire de la Nouvelle France peuplée par d'anciens soldatts de Carignan qui, après s'être illustrés sur les Champs de bataille de l'Europe, se firent laboureurs sur les bords du St-Laurent et donnèrent au monde le spectacle d'un courage, d'une endurance, d'une pérsévérance inébranlable.

J'en appelle à la marche ininterrompue de nos ancêtres, qui de plage en plage, de territoire et territoire, ont poursuivi leur conquête du sol laissant leur empreinte partout, jusque dans cette grande province de l'Alberta, destinée par ses ressources naturelles, sa fécondité, sa position géographique, son sytême d'éducation, sa population intelligente, à prendre un jour une des premières places dans la Confédération canadienne.

Une des premières pensées que suggère la présente réunion en est unè dè surprise et d'étonnement devant les changements qui s'opèrent de jour èn jour dans notrè merveilleux pays. Dans l'Edmonton d'aujourd'hui, capitale d'une grande province, qui donc reconnaitrait le modeste fort de la Baie d'Hudson, visité naguère par Marie Anne Gaboury, la première femme blanche qui ait foulé de son pied la rive nord de la Saskatchewan.

Il y a vingt et un ans, quand tout jeune homme j'arrivai à Edmonton, ridicule aurait paru le prophête qui se serait hasardé à prédire la métamorphose dont nous sommes témoins. Insensé m'eut semblé alors l'ami qui m'aurait assuré que loin de continuer à vendre des marchandises derrières un comptoir d'épicier (car alors j'étais commis dans le magasin de mon pèrd) je deviendrais avec le temps membre de la proféssion légale, député et même ministre.

Si Alberta set synonyme d'abondance et de prospérité, si nos espoirs se réalisent, si le succès couronne nos efforts, c'est grâce aux labeurs féconds de nos devanciers, à la semence généreuse qu'ils ont jetée en tèrrè, à l'èssor prodigieux qu'ils ont donné à la colonisation de ces pleines.

L'histoire parlera longtemps du premier contingent de colons amenés de Montréal par le regretté abbé Jean Baptiste Morin en mars 1891. A cette époque le chemin de fer entre Calgary et Strathcona n'était pas terminé et ces colons dûrent faire le trajet en voiture. Quelle ne fut pas leur surprisè dê rêncontrér à mi-chêmin, à Red Deer, une escouade de plusieurs voitures envoyées pour les rencontrer par la Société de St-Jean Baptiste de St-Albert dont le président était alors notre estimé compatriotes, M. Georges Roy, et le patron honoraire Sa Grandeur Mgr. Grandin. On a trop dit que nos sociétés nationales ne faisaient pas d'oeuvre utile, que nos compatriotes ne savaient pas s'imposer des sacrifices pour ne pas faire revivre le mémorable de cette démarchê généreuse.

Je souhaite que la nouvelle génération s'inspire des exemples que nous ont laissée les vaillants pionniers qui nous ont précédés et qui par leurs sacrifices et leurs travaux ont débayé la voie et nous ont rendu la tâche facile.

Surtout n'oublions jamais le rôle considérable joué dans ce pays nouveau comme dans toute l'Amérique d'ailleurs, par notre clergé, par nos missionnaires. Presque chaque village de l'Ouest est un monument de leur courage, de leur initiative et de leur zéle apostolique. Ils ont été les premiers à l'épreuve, qu'il soient les premiers à l'honneur et ne craignons pas de leur donner la place d'élite dans nos coeurs, dans notre reconnaissance, dans notre estime.

Si vous le permettez je pronocerai quelques paroles de filiale reconnaissance à l'ndroit d'un grand disparu. Il dort de son dernier sommeil, mais sa mémoire est immortelle. Tous vous vous rappelez les qualités de coeur et d'esprit du saint prélat qui fut le premier évêque de St-Albert. Pour moi c'est au regretté Mgr. Grandin, à sa direction vigilante, à ses conseils éclairés que j'ai dû de reprendre mes études classiques interrompues après cinq années de vicissitudes constantes.

Jamais les études classiques n'ont été attaquées avec plus de virulence que de nos jours, de prétendus amis du progrès soutiennent qu'elles ne préparent pas efficacement l'enfant aux luttes de la vie, qu'elles surchargênt inutilement son esprit et sa mémoire d'un bagage de connaissances trop variées.

Je ne dirai pas que les collèges de la Province de Québec ne sont pas susceptibles d'amélioration, ni que leur méthodes d'enseignement ne pourrait pas sous certains rapports se moderniser quelque peu.

Laissez-moi cependant, vous déclarer que pour rien au monde je ne voudrais me dispenser aujourd'hui de l'éducation et de la formation que j'ai eu l'avantage de recevoir au Collège St-Laurent, sous la direction des bons Pères de Ste. Croix et au Séminaire de Philosophie de Montréal, sous les bons Pères de St.-Sulpice.

Vous savez maintenant pourquoi je n'ai pas été lent à applaudir la décision prise grâce à l'initiative de Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque d'Edmonton et qui s'est terminée par la fondation à Edmonton d'un collège classique sous la direction des Révérends Pères Jésuites. Je suis convaincu que jamais nous n'aurons à regretter de posséder une pareille institution dans nos mûrs et je souhaite qu'elle soit dans l'Alberta ce que de semblables institutions ont été dans le passé au Manitoba, l'Ontario et dans la Province de Québec.

A l'heure actuelle de tous côtés on proclame la nécessité de l'instruction et la supériorité de l'intelligence cultivée.

Mais l'ignorance vaut mieux que la mauvaise science et maintenons bien haut le principe chrétien que toute formation, toute culture, toute instruction, toute éducation doit avoir à sa base une morale impeccable.

A l'enfant qui grandit, au jeune homme qui se prépare pour le monde soyons bien sûrs de donner une connaissance du bien et du mal.

C'est Cousin lui-même qui disait que les principes religieux sont mille fois plus nécessaires aux individus et aux nations que les codes civils et les institutions politiques.

En suivant la carrière que j'ai récemment embrassée, je vous confesserai pourtant à ma honte que j'ai absolument manqué de parole quoique le respect d'une promesse, de la foi jurée devrait être sacré pour l'homme politiqué.

Quand j'annonçai à mon père que je me proposais de retourner au collège, quand je lui demandai s'il pourrait se dispenser de mes services, et m'aider à poursuivre mes études il y mit une condition que j'acceptao, c'est que je ne me mêlerais jamais de politique.

Je reçus à ce moment pour me décider moi-même, et pour convaincre mon père, le concours d'un prêtre alors jeune, dont je constate avec plaisir la présence à ce banquet, et à qui je suis redevable de beaucoup, j'ai nommé le Rév. Père Lemarchand.

(suite de la première page)

INFORMATIONS COMMENTAIRES

USINES FERMEES

Montréal, 30 déc. — La disette d'eau a eu pour effet de faire fermer les grandes usines Angus, du railway Pacifique Canadien; et 7000 hommes se trouvent sans travail par conséquent.

De plus, ce manque d'eau jette 350,000 personnes dans la privation et la souffrance. L'affaire est excessivement sérieuse.

On croit à une fissure de 300 pieds de long dans le gros tuyau de l'aqueduc et d'autres dommages d'une plus grave conséquence.

UN SCANDALE A L'HORIZON POLITIQUE

Québec, 31 déc.—L'Evénement, organe politique de l'hon. L. P. Pelletier, publiait, il y a quelques jours, [illegible] dépêche à [illegible] qui rencontre de nombreux incrédules dans tous les rangs du public des deux partis. Le scandale politique mentionné dans cette dépêche a été annoncé bien des fois, mais on ne le voit jamais venir.

Si toutefois il y a des coupables, qu'on les punissent sévèrement, telle est l'opinion des libéraux comme des conservateurs.

Voici cette dépêche que l'Evénement dit recevoir de son correspondant spécial :

Ottawa, 23. (De notre correspondant). — L'enquête sur l'administration Parent à la Commission du Transcontinental sera discutée à la prochaine session, le rapport devant être présenté au parlement au commencement de la session. Tel qu'on s'y attendait cette enquête fera connaître un scandale qui n'a pas de précédent dans le pays, une extravagance inouïe. On dit que l'ancienne commission a gaspillée $44,000,000., dans la construction de la voie ferrée et les détails de cette affaire surprendront même ceux qui étaient convaincus qu'il existait une grande extravagance dans cette affaire.

GENEROSITE DES QUEBECQUOIS

Québec, 29 déc. — En moins d'une heure, dimanche le 21, $27,000 ont été souscrites pour la construction d'une nouvelle église dans la paroisse de St-Roch de Québec. Il y eut à cette occasion une grande assemblée des hommes et des jeunes gens, à laquelle M. le curé Lagueux a prononcé une éloquente allocution. Après quoi, il invita les paroissiens à aller enregistrer leur souscription volontaire; et, dans une demi-heure environ, le montant de cette souscription, faite séance tenante, s'est élevé à la somme surprenante de $27,200.

C'est un événement qui fait le sujet des conversations dans toute la ville.

Au cours de son allocution, M. le curé, rappelant un souvenir de jeunesse a prononcé les paroles suivantes qui ont ému l'auditoire.

(à suivre page 5)

FEUILLETON DU COURRIER DE L'ONEST

Le Mariage de Minuit

(suite)

VI

LA DECLARATION D'ADOLPHE

L'hiver avait déployé ses rigueurs blanches et glacées sur Montauvent, ses forêts et ses montagnes.

La neige avait effacé les routes, nivelé les ravins, brisé sous son poids des branches de sapins, enfoncé des toits, bloqué des hameaux, des fermes et des fruitières (fromageries).

Des paysants étaient morts en allant chercehr du bois; des soldats étaient morts en portant secours aux victimes d'une avalanche; des vagabonds étaient morts en essayant d'atteindre la ville la petite ville perdue de Montauvent, où siégeait un grand juge qui ne condamnait jamais leurs pareils, où disait-on, la soeur d'un médecin tenait une étrange dispensaire.

La belle, la grande neige avait continué de monter, de s'étendre, de régner, immaculée, triomphante et sournoise, restait semblait-il, jusqu'au ciel qui, des semaines entières, restait aussi morne et blanc que la terre.

Le grand lac de Milly était gelé; les jeunes filles, les jeunes gens, les enfants de la ville, patinaient sur les bras du Doubs qui enserrent le cours, ou bien dans les prairies verglassées du bord de la rivière.

La bise d'hiver lancée à plein vol sur les immenses plateaux du Doubs, où rien n'arrête sa course, s'imprégnait, se saturait du froid mortel de la neige, qu'elle pétrifiait pour ne pas rester en retour de bons offices.

Les gens de la campagne ne pouvaient plus enterrer leurs morts qu'ils gardaient sur le toit de leurs maisons; ils creusaient des tunnels pour se rendre à l'église. L'eau gelait en ses sources profondes. La nourriture manquait aux oiseaux qui criaient de faim sur les murs; le bois et le pain manquaient aux hommes. Les plus pauvres en gagnaient un peu à déblayer, à charrier de la neige, la belle, la blanche neige, qui se dérobait à leurs efforts, les aveuglait de sa splendeur, les bleuissait de ses morsures, les engourdissait de son haleine.

Car la neige envahissait les rues de Montauvent; pour livrer passage aux piétons et aux traînaux, on la rejetait à droite et à gauche, en amoncellements redoublés, qui s'élevaient toujours, s'épaississaient croulaient se multipliaient et donnaient aux rues un aspect tourmenté, chaotique, qui mettait dans les yeux des chiens, des chevaux, des passants, une sorte de muet égarement. Seuls, les chats étaient joyeux, chaque nouvelle tombée de neige leur étant le signal d'une incompréhensible allégresse, qui semblait naitre pour eux du désordre de la création; et leurs prunelles changeantes réflétaient peut-être l'espoir de la fin du monde coupable qui n'avait point été exclusivement celui des chats.

Les fils télégraphiques chargés de givre tendaient la ville d'un réseau de cristal toujours prêt à se rompre. La neige moutonnait sur les toits; elle garnissait de coussins volumineux, débordants à franges et à pendeloques de glace, le fronton des demeures, l'enseigne des magasins, les balcons et l'appui des fenêtres.

Dans la niche ouverte du Logis-Vide, elle s'accumulait librement; en y gelant, en y fondant au gré du vent et du soleil qui se disputaient cet angle de la maison, elle y prenait des formes bizarres. Les passants atardés, levant les yeux par hasard, et surpris de ne plus voir la logette vide à la clarté de la lune ou du réverbère, se demandaient quel genre de statue-fantôme était venue habiter la niche des Hennerot.

Le lendemain la statue de neige était dissoute et remplacée par une autre plus fantastique encore, plus impossible à définir, qui disparaissait à son tour, sans qu'on eut discerné rien de ses attributs ou de son visage.

Au Logis-Vide, la vie continuait, en apparence du moins, son cours ordinaire. Le give avait remplacé par une dentelle de verre la grille de fer qui bornait le jardin de Dominique. Dans le vieil enclos, tout blanc, solennel et tranquille, les arbres étaient de verre aussi; leurs branches brouillaient le jour des fenêtres, et dans les chambres de ce côté de la maison, on pouvait se croire au fond de quelques étrange forêt blanche.

Mais à l'intérieur du logis cerné par les frimas, la vitalité des coeurs et des esprits se faisait plus chaude, comme s'avivait la flamme dans ces âtres dont les cheminées n'étaient plus que des tours de neige.

Emérence s'acquittait de ses fonctions d'un air morose et arrogant: et selon l'expression de Mlle Auxilie, il semblait qu'une couronne tombât de sa tête chaque fois qu'elle remplissait quelque office domestique.

A l'autre extrémité de l'échelle sociale qui, au Logis-Vide, comptait autant de degrés que d'habitants, le président Hennerot devenait de plus en plus le grand juge; et c'etait maintenant Annonciade qui formait le centre de ce petit monde rassemblé sous le même toit.

Car Annonciade était encore au Logis-Vide, et elle n'était toujours qu'Annonciade. Aucune clarté ne s'était faite dans sa mémoire; les Hennerot avaient consulté à son intention un grand spécialiste lyonnais, qui était même venu à Montauvent tout exprès pour elle. C'est qu'on n'aurait osé lui faire entreprendre un voyage en chemin de fer; le coup de sifflet, même isolé d'une locomotive, le grondement, même lointain d'un train en marche, déterminant chez elle un tremblement prolongé. C'était la seule trace que parût lui laisser le souvenir de l'accident où elle avait failli périr avec son frère; mais c'était aussi le symptôme d'un ébranlement nerveux, toujours menaçant.

Le fameux docteur lyonnais avait donc fait au Logis-Vide l'une de ces visites qu'il réservait d'habitude à sa clientèle princière; il avait passé plusieurs heures au milieu des Hennerot, semblant peu s'occuper d'Annonciade évitant de l'interroger, et lui parlant à peine. Puis le soir, avant de repartir, il avait rendu son verdict.

On se trouvait évidemment en présence d'un cas d'amnésie très curieux, très interessant, qui ouvrirait par surcroit un champ fructueux d'observations au docteur X... d'Amsterdam, lequel se spécialisait dans les maladies de la volonté, et s'était illustré, comme chacun sait, par ses études sur ce qu'il appelait assez singulièrement les simulations conscientes et involontaires.

Le mal de cette jeune fille ne paraissait pas incurable en soi; seulement, il fallait être prudent, très prudent, toute émotion un peu vive, toute tension de la faculté atteinte pouvant entraîner pour Annonciade des troubles graves, qui compromettraient sa raison et sa vie.

Il était peu probable qu'elle supportât le bouleversement qu'elle aurait à subir si la mémoire lui était rendue tout à coup. Mieux valait mille fois qu'elle continuât de vivre, oublieuse et tranquille, amputée de sa mémoire comme d'autres le sont d'un de leurs membres.

Mais ce qui pouvait lui arriver de plus favorable, c'était qu'elle reprit peu à peu, et par degrés insensibles, conscience de ce qu'elle avait été; c'était a vrai dire sa seule chance de guérison complète. Il ne trouvait donc nullement que le docteur Gastrusse eût exagéré les précautions, bien au contraire....

— Bien au contraire? grommelait à part lui Adolphe Gastrusse, au sortir de la consultation. Tous ces infinis ménagements, — excellents au début, puisque je les ai pris, — finiront par atrophier tout à fait la faculté malade. Quand un poussin a le bec trop faible, il faut bien qu'on lui aide à briser sa coquille, où il n'éclora jamais. Le tout est de savoir s'y prendre.

Comme dans l'intuition de l'arrêt porté sur elle Annonciade continuait à s'abandonner sans réserve à l'autorité de son entourage. Il lui était impossible de ne pas s'apercevoir qu'elle n'était pas comme les autres, mais on n'aurait pu définir jusqu'à quel point elle se rendait compte de son infirmité d'esprit; et elle subissait celle-ci avec une patience, une soumission silencieuse, plus touchante dans une nature vivace comme la sienne. La confiance et la paix émanaient d'elle.

Certes, on ne lui demandait jamais plus rien? Qu'elle ne se souvenait plus parce qu'elle avait été malade, qu'elle guérissait en essayant jamais de se souvenir.

Mais eux, questionnerait-elle alors, ils pouvaient se rappeler et lui dire, ils pouvaient lui raconter son histoire? Et faudrait-il lui avouer, lui infliger cette réalité angoissante qu'elle avait surgi parmi eux, sans qu'ils connussent rien d'elle, qu'elle était sans parents, sans nom, sans racines?

Et elle s'attachait bien au Hennerot comme si, avant eux, elle n'avait jamais connu ni aimé personne. Peut-être aussi, le Président, Maxime, Mme Ladouan, n'étaient-ils à ses yeux qu'un reflet de Dominique; car celui-ci gardait pour elle la place privilégiée qu'elle lui avait donnée si spontanément.

Qu'est-ce qu'Annonciade avait tout de suite deviné et aimé en lui, quel avait été l'attrait, irrésistible pour elle, qui échappait même aux proches de Dominique? Quels effluves de ces tristes prunelles souffrantes l'avaient fait si doucement tressaillir, dans la grande détresse du Logis-Vide?

Oh! non, Annonciade n'avait pas eu peur de Dominique, et le temps confirmait cette sympathie mystérieuse et consolante. Elle ne le quittait jamais sans peine; quand il n'était pas là, elle semblait le chercher ou l'attendre, avec la crainte de l'avoir perdu de se retrouver seule, de cette terrifiante solitude que lui créait le vide de sa mémoire. Elle ne travaillait bien qu'auprès de lui; elle n'aurait jamais voulu sortir sans lui; et chaque dimanche matin; si on l'avait permis, la lune aurait dessiné sur la neige une autre jeune ombre recueillie, agile et légère, celle-là, à côté de l'ombre compacte de Dominique se rendant à l'église.

Annonciade s'assimilait tout avec une facilité extraordinaire; c'était à croire qu'elle reprenait la notion des choses à mesure qu'on les lui disait; mais elle ne les re trouvait pas d'elle-même. Il était probable que, si on avait pu lui raconter son histoire, elle l'aurait reconnue.

Elle savait très bien lire, écrire et tirer l'aiguille; seulement, elle ne se rappelait rien de ce qu'elle avait lu, écrit ou cousu avant d'entrer au Logis-Vide. On eût dit que ses yeux et ses doigts conservaient des aptitudes toutes machinales, auxquelles son intelligence n'avait point de part. Il en était de même pour les usages de la vie courante qui attestaient chez elle, comme toutes ses habitudes, comme tous ses goûts, une éducation sérieuse, simple et irréprochable.

Cependant, des nombreuses hypothèses suscitées par sa présence à Montauvent, celle qui avait eu d'abord le moins de faveur était en train de devenir la mieux accréditée, et c'était sur elle-même, plus que sur le président et le docteur, que s'appesantissaient à présent les soupçons, et les Montauventois en étaient venus àdiscuter la probabilité d'une imposture de sa part. On invoquait contre elle le témoignage des voyageurs et de la bibliothécaire qui l'avait entendue parler français, tandis qu'au sortir de sa syncope, réelle ou supposée, elle n'avait d'abord voulu employer que le provençal, langue qu'elle devait croire totalement inconnue dans ces parages.

On n'oubliait pas non plus, qu'au dire de Rageux le garde barrière, alors que la jeune fille était encore chez lui et semblait le plus profondément évanouie, le docteur Gastrusse avait averti le président qu'elle pouvait fort bien les entendre, admettant ainsi la possibilité d'une feinte. Et puis le spécialiste lyonnais n'avait-il pas prononcé le mot de simulation?

La maison du président était bonne, enviable la position de protégée des Hennerot, pour une fille qui arrivait d'on ne savait où, et qui avait sans doute tout perdu avec son frère; cela valait la peine de jouer un rôle qui lui assurait de si grands avantages.

Et comme par un fait exprès, tout son passé demeurait aussi insaisissable que si le choc du train éclair l'avait matériellement anéanti.

Pourtant, grâce aux influences dont disposait le président dans tous les parquets, le docteur avait pu étendre ses recherches jusqu'aux moindres bourgades de le Provence; et dans l'échec d'un plan si bien conçu et vigoureusement conduit, il y avait une malchance qui tenait du maléfice.

Les annonces prodiguées dans maints journaux n'avaient amené aucun résultat; même les indices tangibles qu'on croyait posséder s'évanouissaient sous quelque souffle hostile, dès qu'on voulait les approfondir. Les bagages, par exemple, que l'introuvable parrain aurait dû diriger sur Valorbe, n'y étaient jamais arrivés. Une seule circonstance prouvait que toute l'affaire n'avait pas été pure fantasmagorie; le grand frère s'était bien fait adresser sa correspondance à Marseille, et aux initiales D. G., ainsi qu'on l'avait prévu. Seulement, ces lettres, cette lettre plutôt, car il n'y en avait qu'une, était déjà retirée quand on avait voulu la saisir.

Elle avait été régulièrement réclamée par une femme d'âge moyen, autant que pouvait s'en souvenir l'employé de la poste restante, une femme de modeste apparence, coiffée d'une fanchon et pourvue d'une machoire proéminente.

Le docteur se montrait digne de la confiance que le président avait placée en lui, un peu en dépit de Mlle Maxime; il mettait une sorte d'acharnement à son enquête, ce ne fût qu'à la fin de l'hiver qu'il convint de l'insuccès momentané de son entreprise.

Le jour où il vint confesser sa déception au Logis-Vide, la neige avait disparu du jardin de Dominique, où quelques perce-neige pointaient entre les feuilles sèches du précédent automne; mais le ciel restait bas et gris, et les montagnes encore blanches barraient l'horizon, comme pour séparer Montauvent du printemps qui commençait à fleurir sur le reste du monde.

Le docteur trouva toute la famille réunie dans la salle d'étude, même Dominique qui passait maintenant au milieu des siens ses après-midi du dimanche. Mais entre son ami si élégamment pris dans sa petite taille, et son père d'une distinction si frappante dans la simplicité de sa tenue et de ses allures, le jeune homme apparaissait toujours plus lourd et plus gauche. Le président éprouvait parfois lui-même une gène à se sentir physiquement tout semblable aux grands bourgeois dont ils répudiait l'alliance, à ces riches qu'il n'aimait pas, qu'il condamnait sans merci; tandis que son fils, qui avait cependant du sang des Ladouan dans les veines, accusait presque brutalement son hérédité paysanne.

M. Hennerot croyait n'en aimer que mieux Dominique, mais il se trompait et il n'y avait pas dans son coeur les trésors d'affection qui eussent tout compensé pour son fils comme pour lui.

Aux heures noires, il lui arrivait parfois de penser que Maxime ne s'était ainsi obstinée à guérir Dominique, à le faire vivre, que pour lui rendre tel qu'il était, un déshérité, un paria que la mort eût délivré. Mais du fond de l'âme, le président demandait passionnément, demandait qu'à tout prix Dominique vécût.

A qui le demandait-il? Henri Hennerot n'aurait pu le dire puisqu'il vivait dans l'incroyance. Il ne se souvenait d'avoir fait qu'une seule prière depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme. C'était le jour de son mariage avec Esther Ladouan; étreint tout à coup d'une singulière sensation de vide, il avait prié Dieu de se révéler à lui. Et les années d'incessantes épreuves qui avaient suivi, était-ce donc la réponse divine?

...Le docteur commença par se plaindre à ses amis d'être "profondément" enrhumé; il arrivait de Saint-Stéphen par des chemins inondés de neige fondante, et il rapportait de sa course une humeur chagrine dont il lui tardait de faire bénéficier son auditoire.

— C'est à se demander, dit-il brusquement — oui, j'en viens là chaque fois que je fais mon examen de conscience, ce qui m'arrive plus souvent que ne l'imagine Mme Ladouan...

Ici, un signe presque déférent de sa tête ironique, à l'adresse de la vieille dame dont la mince personne se détachait, frêle et longue, très droite et belle encore, dans le fauteuil que son gendre lui avait avancé au coin du feu.

— ... Je me demande poursuivit le docteur, si je ne commets pas une mauvaise action, quand je prolonge d'un jour l'existence des vieux décrépits et des mioches tarés qu'on hospitalise à Saint-Stéphen.

— Vous n'en prodiguer pas moins à ces déchets humains votre temps et vos peines, répliqua le président, parce que vous êtes le digne frère de la bonne Auxilie...

— La bonne Auxilie répéta le médecin d'un ton dubitatif. Je vais vous dire, moi, le fond de votre pensée sur ma soeur; vous ne la jugez pas absurde et admirable comme tout le monde, mais, pour vous, Auxilie vit hors de la vérité. Et vous méprisez le mensonge dont elle voile, dont elle enveloppe, dont elle empapillote les réalités importunes; vous condamnez, comme autant de fraudes, ses ingénieux subterfuges, soit qu'elle s'imagine secourir les pauvres en les munissant d'édredons en copeaux de papier, soit qu'elle marie deux incapacités, deux infirmités, avec la prétention d'en faire un couple heureux.

— Je crois, dit le président, qu'en tout ceci, Mlle Auxilie obéit au besoin de mystifier les autres, tout autant qu'à celui de s'illusionner elle-même; ce en quoi, elle se montre bien à son tour la soeur de son frère:....

— En attendant, vous l'accusez de voir le ciel et la terre exactement de la couleur des vitraux qu'elle improvise en collant des papiers bigarrés aux carreaux de nos fenêtres. Et, de toutes ses oeuvres, vous ne trouvez de valable et d'efficace que son dispensaire.

Chacun savait ici qu'il fallait entendre par dispensaire de Mlle Auxilie. Il était de notoriété publique parmi les gens de son pays, et, semblait-il aussi, parmi les bêtes, que la soeur du docteur Gastrusse ne refusait sa pitié à aucune créature en détresse: chiens éclopés ou perdus, oiseaux blessés, vieux chats errants, trouvaient chez elle une hospitalité infatiguable. Elle les rassasiait, les réchauffait, pansait leurs blessures; puis quand ils s'endormaient, rassurés et réconfortés par ses soins, elle rendait leur sommeil définitif à l'aide de quelques goutes de chloroforme.

— Et, ma foi, conclut le docteur, tout à la joie de scandaliser ces dames, je ne sors jamais de Saint-Stéphen sans me dire que le système d'Auxilie a du bon, et que son mode de traitement l'emporte sur le mien.

"Mais je suppose que je ne guéris mes petits chenapans de l'orphelinat que pour vous préparer la joie de les acquiter; juge, quand ils auront mérité la maison de correction, la prison ou le bagne.

— Tant que la société nous gratifiera d'être voués au malheur et au crime, repartit le président, je les lui rendrai en acquittant, non pas des innocents, j'en conviens, mais des irresponsables.

— De sorte que vous vous servez des criminels comme d'un moyen de correction à l'égard de la société coupable de leur avoir donné naissance. C'est un point de vue dont je me réjouirais pour eux, si je ne faisais partie du monde où vous lâchez ces jeunes bêtes fauves. Car enfin, si vous avez un droit de miséricorde sur un inculpé, vous avez un devoir de justice envers les gens inoffensifs que je représente....

— Ce devoir je le remplis en obligeant la société à subir les conséquences d'un mal dont elle est cause, répliqua le président.

Une expression des visages qui l'entouraient lui déplut tout à coup, et il dit d'un ton plus âpre:

— Je ne suis pas, après tout, le premier qui ait dit : Malheur aux riches....

— Vous vous trompez, fit une voix éteinte dans le silence pesant qui suivit ces derniers mots.

C'était la vieille Mme Ladouan qui venait de répondre, et il n'y avait peut-être qu'elle ici pour le faire, quand le président avait parlé sur ce ton. Mais son âge, sa faiblesse, sa timidité même lui conféraient une sorte d'immunité; et un frémissement intérieur avait déscellé ses lèvres hésitantes, habituellement silencieuses.

— Non, fit-elle; Celui à qui vous pensez enseigne seulement que bienheureux sont les pauvres. Et il s'est fait précéder sur la terre par une promesse de paix à tous les hommes de bonne volonté.

Dans le jardin dépouillé, le vent soulevait les feuilles mortes, tout humides encore de la neige qui les avaient recouvertes si longtemps; il les jetait contre les fenêtres qu'elles obscurcissaient par instant; la cheminée fumait un peu, mais de cette fumée légère dont on aime le goût, parce qu'elle sent le printemps invisible, en travail sous la terre. Annonciade s'agenouilla devant le poële pour attiser le feu; Emérence entra, apportant sur un plateau le chocolat qui, au Logis-Vide, composait toujours le goûter du dimanche. Le docteur pourvu d'une grande tasse fumante, d'une pile de larges tartines convenablement beurrées, s'humanisa quelque peu, et considéra l'assistance d'un oeil plus bénévole. Le président lui-même subit l'attrait familial de son intérieur; sa vieille salle lui parut plus tiède et douce, par contraste avec l'humidité grise du dehors. Et pour la première fois, il se prit à regarder son fils avec un sentiment d'espérance.

(à suivre)

DE TOUT UN PEU

— D'après le dernier bulletin de l'Interstate Commerce Commission, les chars ont tué 2535 personnes et en ont blessé 49,911 durant les mois d'avril, mai et juin aux Etats-Unis. Une bataille dans laquelle 2500 personnes seraient tuées, plongeraient l'univers dans la consternation, et cependant....

Le gouvernement Canadien cherche à émettre £4,500,000 — c'est-a-dire un emprunt de $20.000,000 — sur la place de Londres, remboursable en 1940 et 1960. Le taux de l'intérêt serait de 4 p. c. et celui d'émission de 97. Ne recevoir que 97 dollars par cent dollars empruntés, et payer l'intérêt comme sur une dette de 100 cents dans la piastre, on ne considère pas cette transaction très avantageuse. Mais enfin, c'est à prendre ou à laisser.

Et pourquoi aussi notre gouvernement a-t-il tant besoin d'emprunter ? Si c'est pour faire des cadeaux à MacKenzie, Mann et autres gros millionnaires qui se moquent de nous, est-ce la peine vraiment ?

Il y a 100,000 Franco-américains dans l'état du Maine. Ils forment le sixième de la population.

L'administration des postes canadienne, suivant l'exemple donné par d'autre pays, s'est appliquée à organiser un service de colis postaux, qui doit 'tre mis en vigueur dès le premier janvier 1914.

Plus de 30 millions d'étrangers sont venus s'établir aux Etats-Unis depuis 1820.

Les Américains ont au Mexique pour $1,000,000,000 (millemillions) de capitaux.

Les Français en ont pour 343 millions, les Anglais pour 320 millions, les Allemands pour 118 millions.

Le président Wilson favorise le projet, dit-on, de faire acheter les télégraphes et téléphones par le gouvernement qui administrerait à son profit ces deux grands services publics.

Le gouvernement possède les postes et ça coûte 2 sous pour envoyer une lettre en Californie, distance de 3000 milles.

Des capitalistes possèdent les télégraphes et pour envoyer une dépêche à 150 milles de distance, ça coûte 50 cts.

La dépêche ne devrait pas coûter plus que la lettre si le gouvernement possédait le télégraphe.

Pour ses dépenses pendant l'année fiscale de 1915, le gouvernement de Washington demande la jolie somme de $1,801,728,660.02.

L'administration du gouvernement des Etats-Unis en 1915 coûtera donc $20 à chaque homme, femme et enfant.

Un savant Français prétend avoir obtenu la preuve que les fleurs souffrent.

Il ca a exposé une à l'action de la chaleur et aussitôt elle s'est crispée, comme si elle avait enduré de cruelles douleurs.

Anesthésiées, les mêmes plantes soumises au même degré de chaleur, n'ont montré aucun signe de soufrance.

Les banques canadiennes se répandent à l'étranger ou tout au moins dans l'Empire Britannique.

La Royal Bank of Canada compte en effet plus de 30 succursales dans les Antilles Anglaises, Jamaïque, Trinité, Barbades, Bahama, Honduras Britannique et Grenade et 23 autres succursales divisées entre Cuba, Porto-Rico et la République Dominicaine.

LE SAINT-LAURENT ET LES LACS.

Un rapport publié par le ministère des Chemins et Canaux du Canada donne les renseignements suivants qui ne manquent pas d'intérêt et que bien des canadiens ignorent cependant, savoir :

"Le fleuve Saint-Laurent avec le réseau de canaux établis sur son cours en amont de Montréal, et les lacs Ontario, Erié Saint-Clair, Huron et Supérieur, ainsi que les canaux qui les relient, forme un service de navigation qui s'étend du détroit de Belle-Isle à Port-Arthur, à la tête du lac Supérieur, soit une distance de 2,217 milles anglais. La distance jusqu'à Duluth est de 2,339 milles anglais. La distance jusqu'à Chicago est de 2,243 milles.

Du détroit de Belle-Isle à l'embouchure du Saint Laurent, à Montréal, la distance est de 1,003 milles. De Québec à Montréal la distance est de 160 milles. En raison du peu de profondeur des eaux sur une certaine étendue du fleuve entre ces deux endroits, particulièrement dans le lac Saint-Pierre, les vaisseaux qui tiraient plus de 10 à 12 pieds d'eau étaient autrefois dans l'impossibilité de passer pendant la majeure partie de la navigation. En 1826, la question de creusage du chenal a été réglée, mais ce n'est qu'en 1844 que les travaux de dragage ont commencé. Cette année-là on a commencé à creuser un nouveau chenal droit, mais le projet a été abandonné en 1847. En 1851 on a commencé le creusage du chenal actuel. A cette époque, la profondeur était portée à 20 pieds, à 25 pieds en 1882, et à l'expiration de 1888 on atteignait une profondeur de 27½ pieds à l'étiage sur une distance de 108 milles à partir de Montréal, jusqu'à un point où la marée commence à se faire sentir. Ces travaux se continuent à présent aux frais du gouvernement du Canada, qui, en 1888, sous l'empire de l'acte 51 Vic., ch. 5, de la même année, a pris à sa charge la dette contractée pour cet objet. Le chenal a une largeur minima de 300 pieds, qui se porte à 550 dans les courbes. Le chenal est indiqué par feux et des bouées.

La navigation fermée sur la glace en hiver, s'ouvre vers la fin d'avril.

Grâce à ces travaux, Montréal a été mis à la tête de la navigation océanique, et c'est là que commence le réseau des canaux du Saint-Laurent, grâce auxquels on évite les divers rapides obstruant le chenal en amont et qui donnent accès, par le canal Welland, les grands lacs et le canal du Saut-Sainte-Marie, à la tête du lac Supérieur.

La différence de niveau entre le lac Supérieur et l'endroit du Saint-Laurent près de Trois-Rivière où la marée cesse de se faire sentir, est d'environ 600 pieds."

L'AUTOMOBILE

Renseignements puisé dans le Bulletin Mensuel de la Chambre de Commerce Française de Montréal, savoir :

"D'après les chiffres relevés par l'Automobile Club du Canada, il y avait au 1er novembre dernier plus de quarante mille automobiles en service dans le pays, y compris les véhicules industriels et les motocycles.

Voici leur répartition par provinces comparées avec celle du 31 décembre 1912 :

	1912	1913
Québec	3,597	4,706
Ontario	11,939	15,255
Nouveau-Brunswick	289	789
Manitoba	3,913	5,016
Colombie-Anglaise	4,666	7,044
Nouvelle-Ecosse	867	1,300
Ile du Prince Edouard	nil.	nil
Saskatchewan	3,742	6,512
Alberta	2,835	3,610
Yukon	5	15
	31,865	44,278

Il est à peine besoin d'insister sur ces chiffres ; mais il est bon de rappeler que la population du Canada n'atteint pas encore huit millions d'âmes, ce qui représente un véhicule automobile par 180 habitants.

Cela devrait donner à réfléchir aux constructeurs français qui ont vendu 27 des 8,377 voitures importées l'année dernière par le Canada.

Cependant au prochain salon de l'Auto de Montréal, qui aura lieu en janvier, **une seule marque française figurera !"**

TRAITE DE PECHERIES DEVENU NECESSAIRE.

Grâce à une difficulté purement technique, le Canada et les Etats-Unis seront forcé de passer un nouveau traité International des Pêcheries, à moins que l'obstacle puisse être enlevé par un autre moyen. Voilà où en est arrivé la Commission hier, à sa dernière séance.

Cette difficulté a trait aux dates. Les détails du traité ont été arrangés par les représentants des deux pays en mai 1909, le traité lui-même ayant été passé l'année précédente. Le gouvernement Canadien à une session subséquente a approuvé le traité après avoir amendé à cet effet l'Acte des Pêcheries. Jusqu'à maintenant les Etats-Unis ont refusé d'accepter. Quand le traité a été passé on s'attendait à ce qu'il fut mis en force immédiatement, et maintenant toute la difficulté est au sujet de la date. La difficulté au sujet des règlements concernant les pêcheries de la Colombie Anglaise n'a pas pris cette fois autant d'importance et la discussion a été courte. La discussion s'est faite sur les règlements de la Baie Passamoquoddy, tandis que ceux du Saint-Laurent n'ont soulevé que peu de conversation. On a parlé de la création d'une ligne neutre de un mille au lieu de garder la ligne imaginaire qui fait la limite entre les eaux Canadiennes et Américaines. Les autres règlements discutés affectaient les rivières St-Jean et Ste-Croix, le lac Memphremagag, le lac Champlain, le St-Laurent, le lac Ontario, la rivière Niagara, le lac Erié, le lac Ste-Claire, le lac Huron, la rivière Ste-Marie et le lac Supérieur, la rivière et le lac à la Pluie, le lac des Bois, le détroit de Juan de Fuen et le golfe de Géorgie.

On commence à répéter partout que les trusts gouvernent le Canada.

Malheur! est-ce bien vrai, cela?

La balance du commerce a déjà commencé à se retourner contre nous, dit M. H. Watson, commissaire du Commerce pour le Canada, à Londres, dans son rapport annuel : ce qui indique une forte réduction dans les exportations allant du Canada en Angleterre.

PATES DE BOIS

Le Canada possède les meilleures essences de bois à pulpes telles que l'épinette, le sapin, etc. En 1912, 18 usines hydrauliques étaient en opération et leur production atteignait 499,226 tonnes de pâtes mécanique et 183,406 tonnes de pâte chimique.

On compte ici la pulpe de bois par tonnes "séchées à l'air", qui contiennent environ 10 p. c. d'humidité absorbée dans l'air.

En 1912, le Canada a exporté 295,149 tonnes de pâte mécanique et 52,651 tonnes de pâte chimique.

LOUIS PASTEUR

On fête cette année en France le 25e anniversaire de la fondation de l'institut Pasteur. Comme on le pense bien, fêter l'institut Pasteur, c'est fêter son très illustre fondateur.

Pasteur né en 1822 est mort en 1895, c'était un grand chimiste. Un docteur éminent de France l'appelle le "Maître à penser".

Pasteur était aussi un grand catholique.

Thiers disait un jour : "Le catholicisme n'a empêcher de penser que ceux qui n'était pas faits pour penser.

Ceux qui ne partagent pas nos croyances et qui n'ont pas l'avantage de parler la belle langue française, devraient étudier la vie de Pasteur, ils apprendraient à respecter deux choses qui ne sont pas vulgaires, et qui ne conviennent guère à ceux qui le sont, le catholicisme et la langue française.

On répète souvent que les incrédules et les athées,—et cela est une malice du destin — travaillent souvent pour la plus grande gloire de Dieu.

Les athées estimant que Dieu était de trop dans le monde, prétendirent l'expliquer à l'aide de la "génération spontanée".

On prétendait que les microbes se formaient spontanément, un savant qui avait trouvé une souris dans un pot bien fermé prétendait qu'elle s'y était formée toute seule.

La théorie s'étendait à tous les microbes quelconques.

Pasteur se basant sur la raison prétendait qu'on ne pouvait avoir d'effet sans cause, de microbe sans germe, de souris sans une mère souris.

Si ces vérités étaient évidentes d'après les lois de la logique, elles ne l'étaient pas dans les faits. Il fallait des preuves.

Pasteur guidé par son génie, entreprit d'écarter tout germe vivant du milieu organique soumis à son expérience — il s'apperçut que l'air et l'eau pouvaient contenir des germes de microbes, il fallut donc soustraire le milieu organique à l'action de l'air, de l'eau et de toute autre chose qui pouvait servir de véhicules à messieurs les microbes. Ses expériences furent décisives, et le milieu organique demeura stérile.

Ce fut le point de départ de la microbiologie, étude des microbes.

Il s'apperçut que le corps de l'homme est rempli de petits insectes imperceptibles à l'oeil.

De là à trouver des bons et des mauvais microbes, il n'y avait qu'un pas, les mauvais voulaient manger les bons et ces derniers se laissaient faire.

Il fallut introduire une police dans ce petit monde, car leurs guerres intestines avaient des retentissements profonds dans la vie humaine.

Dès que ces petits révolutionnaires avaient dévoré leurs ennemis naturels, ils s'attaquaient à une plus haute puissance dans la personne même de l'être humain.

Pasteur, l'homme de science et le catholique convaincu, après avoir étudié les moeurs de ce petit peuple despotique s'aperçut que la lumière et la chaleur affaiblissaient les moyens d'action de cette race hypocrite et sournoise.

La première opération consistait à trouver leur retraite, la seconde à les faire sortir au soleil et la troisième à trouver le remède pour les faire disparaître et les anéantir.

Il organisa même une armée pour les traquer dans leurs profondes retraites.

Les études de Pasteur sur les fermentations, sur les maladies des vers à soie, sur la prophylaxie de la rage et tous les moyens pour se préserver des maladies contagieuses le conduisirent à inventer les sérums et tous les engins possibles pour détruire le mauvais microbe.

Par ses découvertes, Pasteur a transformé radicalement la science médicale.

La chirurgie qui perdait 80 p. c. des sujets opérés avant Pasteur, en sauve maintenant 90 p. c. grâce aux procédés d'aseptie, destruction des microbes, inventée par l'immortel Pasteur.

Gloire au grand catholique et au grand Français.

ERNEST CHARETTE

LE COURRIER DE L'OUEST

EDMONTON, 1er JANVIER 1914

BONNE ET HEUREUSE ANNEE !

A tous : bonheur et bonne humeur, santé et prospérité.

Avec une longue vie bien remplie de mérites et de belles actions — afin de se conformer à la coutume invariable des bons vieux Canadiens qui n'oubliaient jamais, en pareille circonstance, la chose la plus essentielle, le Courrier de l'Ouest souhaite à tous : Eh ! **"le paradis à la fin de vos jours".**

Mais oui, pourquoi pas ?

N'est-ce pas un bon souhait ?

Il renferme, résume et couronne tous les autres.

Levez la main "en l'air", ceux qui pourrait y mettre une objection.

On ne vous écoutera pas quand même, et le souhait sera maintenu en dépit de toutes les résistances.

Que sert à l'homme de parvenir aux plus grands honneurs de ce monde, d'acquérir des richesses immenses,, de gagner même l'univers dans le temps, si avec cela il vient à perdre, dans l'éternité, sa place au Paradis ?

Pourtant, à tous ceux qui le désirent, amis comme ennemis, nous souhaitons la richesse, les biens de la terre, mais la richesse et les biens légitimement acquis.

Il y aurait encore bien d'autres sohaits à formuler, comme les suivants, par exemple :

Aux filles à marier : un tendre et fidèle époux.

* * *

Au Canada — "mon pays, mes amours" —: moins de fripouille parmi les immigrants qui lui arrivent de tous les côtés connus et inconnus du Globe.

* * *

Aux Canadiens-français : la bonne inspiration et le courage de venir, avant qu'il ne soit trop tard, "s'emparer du sol" fécond de l'Ouest et du Nord-Ouest, plutôt que d'abondonner lâchement ce splendide héritage aux étrangers.

* * *

Aux politiciens et hommes d'état du Canada : le patriotisme et la sincérité, la fidélité à leurs professions de foi.

* * *

A certains hommes publics et écrivains de la bonne vieille Angleterre : se mêler davantage de leurs affaires et ne pas tant s'inquiéter du Canada.... qui pourrait fort bien se passer de leurs conseils intéressés.

* * *

Aux impérialistes, centralisateurs : la déconfiture.

* * *

A l'Irlande : le home-rule.

* * *

A l'hon. Sam Hughes, ministre de la milice : un peu plus de gouvernail et beaucoup moins de jingoïsme.

* * *

Aux petits "Boy-Scouts" : le bon esprit de rester chez eux ou à l'école, sous le regard, la surveillance et la sauvegarde de leurs bons parents et substituts, plutôt que d'aller se faire monter la tête comme à des jeunes don Quichotte.

Chers petits amis et compatriotes, soyez sur vos gardes, défiez-vous du loup qui cherche à éloigner les agneaux de la bergerie.

* * *

A la province de Québec : Qu'elle se souvienne.

* * *

A l'Alberta : ses ressources naturelles.

* * *

A l'Eglise : la reconnaissance des hommes pour la lumière et les bienfaits dont ils lui sont redevables.

Aux hommes : la grâce de comprendre la pensée apostolique, l'idéal sublime de ce grand successeur de Pierre, qui désire si ardemment pouvoir **"tout restaurer dans le Christ".**

* * *

A l'an 1914 : l'honneur et la distinction de se montrer, dans toute sa carrière, plus respectable que son devancier, dont il devra éviter les scandales, le pharisaïsme, les ambitions sordides, les modes extravagantes, le luxe effréné, etc.

Et, qu'il soit exempt des fléaux, des désastres et des catastrophes qui ont affligé la pauvre humanité depuis les débuts du siècle présent.

Par ailleurs, lui souhaiter une longue vie serait peine perdue. Il passera non moins rapidement que les autres, pour bientôt les rejoindre dans ce gouffre à jamais insondable de l'éternité d'où l'on ne revient plus.

Ainsi apparaissent un jour, une heure, pour disparaître aussitôt, les années les siècles, les générations humaines.

La messe de minuit a été célébrée, dans les églises de Montréal et de Québec, au milieu des cérémonies les plus belles et les plus impressionnantes, cérémonies dont l'église catholique sait entourer les grands mystères du christianisme.

Dès onze heures et demi, des foules immenses se dirigeaient vers les temples aux vitraux étincelants de lumière, et à minuit les vastes nefs étaient remplies d'une foule recueillie.

On estime à plus de deux cent mille le nombre des fidèles qui ont assisté à la messe de minuit, à Montréal, où une centaine de mille d'entre eux se sont approchés de la Sainte-Table.

Les faux monayeurs

Les six prétendus faux monayeurs, dont il est question dans une autre page, ont passé le jour de Noël en prison, le juge ayant refusé de les admettre à caution.

La liberté pour cadeau de Noël.

Un Italien, nommé Geralmo Fatzari, est sorti, la veille de Noël, du penitencier de St-Vincent de Paul.

Il avait été arrêté en 1908, à la suite d'une bagare entre Italiens dans une ruelle de Montréal; un homme tué, plusieurs grièvement blessés.

Fatzari tenait alors une pension en face du lieu sinistre. Des malfaiteurs avaient formé le projet de dévaliser cette maison; mais Fatzari, averti à temps, s'était mis en défensive. Pour se venger, les malfaiteurs complotèrent sa perte; ils s'entendirent pour l'accuser du meurtre commis le soir de la bagarre.

Le pauvre diable dut subir deux procès, faute d'une preuve suffisante lors du premier procès.

Mais au deuxième, il fut trouvé coupable, et condamné à quinze ans de pénitencier, grâce à des faux témoignages rendus contre lui.

Plus tard, les détectives eurent des doutes sur sa culpabilité; puis, à force de recherches, on est parvenu à découvrir et prouver innocence. Le jour de Noël, il était libre.

A nos lecteurs du jour.

Les lecteurs du Courrier de l'Ouest pourront lire dans le numéro de ce jour :

1re page : joli discours de l'hon. W. Gariépy, plus certaines informations;

2e page : Le feuilleton :

3e page : "De tout un peu", article contenant quantité de renseignements utiles et intéressants.

4e page : Une lettre importante du Rév. M. Normandeau, un magnifique éloge de la langue française par M. Louis Madore, etc.

les souhaits du jour de l'an.;

5e page Le "Coin Féminin", etc.

6e page : Des Faits Divers et des nouvelles qui intéresseront.

7e page : La "Politique Fédérale" au point de vue libéral. Les amis conservateurs, tout en mettant de côté les opinions et commentaires qui ne leur conviennent pas pourront néanmoins y puiser des informations véridiques, des faits actuels, qu'ils apprécieront ensuite à leur manière et comme il leur plaira;

8e page ; Des notes locales. une adresse au Rév. J. A. Ouellette, à l'occasion de son départ d'Edmonton, par M. F. Boileau ;

ORGANISATION — COLONISATION DANS L'ALBERTA

Monsieur le Rédacteur,

Suivant ma promesse de la semaine dernière, je nommerai aujourd'hui les coopérateurs actifs de la nouvelle Organisation.

En tête, et champion de la cause, Monseigneur Légal, Archevêque d'Edmonton, dont le dévouement est connu et apprécié de tous. De Sa Grandeur nous attendons le même support, le même dévouement que par le passé pour cette cause qu'il a fait sienne.....

Membres actifs.... Le Rév. J. A. Ouellette, ancien Colonisateur, que Mgr. Légal vient de nommer Organisateur de la Colonisation, en remplacement de M. l'abbé J. A. Normandeau qui devient Agent de colonisation.....

Coopérateurs actifs.... Le Rév. Père Therien, fondateur de St-Paul qui a présidé et coopéré à l'ouverture de cette immense territoire qui forme en ce moment les deux comtés de St-Paul et de la Rivière Castor, dont les représentants sont les Hon. M. M. Lessard et Gariépy.

Comme complément, le Bureau de Colonisation et la Société du Parler Français dont le but principal est de fournir les renseignements voulus et de maintenir et développer l'idée française en cette partie du pays.

Telle est l'Organisation nouvelle; tels sont les acteurs qui y prendront part: Inutile de faire leur éloge.... Leur expérience en la matière, leur dévouement entier à cette cause unique pour eux est là comme garantie du succès à venir, mais à une condition seulement, mais une condition essentielle,; la voici :

Coopération de tous.... Il faut la coopération de tous les patriotes de l'Alberta et, en disant patriotes, je nomme tous les catholiques de langue française de cette Province.

Comment se fera cette coopération efficace qui amènera le succès ?

La réponse est toujours la même : par l'organisation du zèle, du dévouement d'un chacun; 1o. Que dans chaque localité, des listes des terrains disponibles soient faites par les cercles locaux et transmises au Bureau de Colonisation qui tiendra l'Organisateur et l'Agent de colonisation au courant de tout. De même pour les besoins généraux ou particuliers, que l'on ne craigne pas de s'adresser a ce Bureau qui est mis a la disposition de tous sans distinction.

2o. **Par les journaux français de la Province.....** Tout en faisant oeuvre patriotique par votre abonnement et par la lecture qui vous aidera à conserver votre langue, il y a de plus l'information, les nouvelles locales, l'annonce, le mouvement de colonisation et le développement du pays qui doit tenir à coeur à tout patriote.

Ces informations et connaissances ne doivent pas être pour nous seules, il faut les faire partager à ses amis et connaissances du dehors ; et cela se fera en envoyant nos journaux français aux parents, amis et même ennemis de notre chère province pour la faire connaitre sous son vrai jour, et en la connaissant mieux, les intéresser à venir la visiter et se rendre compte par eux-mêmes des avantages exceptionnels qu'elle leur offre.

Avec le concours de ces forces vives de la nation, l'organisation nouvelle a droit d'espérer en un avenir brillant et les coopérateurs actifs de compter sur le succès à venir.

Quant à l'Organisateur et à l'Agent de Colonisation, ils sont de bien faibles instruments entre les mains de la Providence, mais que de choses étonnantes ces faibles instruments peuvent accomplir s'ils sont soutenus, aidés, encouragés et vivifiés par toute une armée de patriotes.

Tel est le devoir du moment. A l'oeuvre donc et sans défaillance...

Compatriotes, nous vous amènerons des colons, des amis, des forces nouvelles, soyez là pour les recevoir, les guider, les encourager. Vous comptez sur nous, nous comptons encore plus sur vous, et, sur votre concours.

Le Comité d'Organisation.

Par J. A. NORMANDEAU, Ptre.

DISCOURS

Prononcé par M. Louis Madore, répondant à la santé au "Parler Français", lors du banquet à l'hon. W. Gariépy, le 22 décembre 1913.

Après avoir félicité le nouveau ministre, M. Madore continue comme suit :

"J'ai l'honneur de répondre au toast porté au doux parler de France. Parler de la langue française, c'est parler de la France elle-même et de son histoire; et cette histoire est celle de la civilisation moderne. La langue et la pensée françaises, en effet, ont eu, depuis des siècles, et continuent d'avoir, sur les moeurs, la science, la littérature et le progrès de tous les pays, l'influence que le génie et la littérature de la Grèce exercèrent autrefois sur le monde vivilisé représenté par l'empire romain.

Cette influence, qui est sa gloire suprême, la France la doit évidemment, pour une large part, aux éminentes qualités de sa population; elle la doit encore à ses hommes d'état, au talent merveilleux de ses artistes, à ce foyer de science et d'intense culture qu'est sa capitale, à ses missionnaires qui ont porté son nom et ses enseignements jusque dans les régions les plus lointaines et les plus inconnues; mais elle la doit surtout et particulièrement à sa littérature, c'est-à-dire à sa langue.

Les oeuvres de ses écrivains, de ses penseurs, de ses orateurs et de ses poëtes traduites en toutes langues, lues, commentées et approfondies par les hommes les plus éminents de tous les pays, ont

(suite à la page 5)

Ci et Là

La rumeur veut que les $41,600,000. que le C. P. R. Rest à prélever au moyen d'une émission de $52,000,000., doit servir à l'achat du réseau du C. N. R. Cependant sir D. Mann, vice-président du C. N. R., nie la rumeur en disant que la charte de sa compagnie défend expressément toute fusion (merging) des deux compagnies.

Ce n'est pas raison suffisante. Nos magnats de chemin de fer se moquent pas mal des lois, des règlements et des chartes, quand ils trouvent leur affaire à s'asseoir dessus. Les gouvernements et les parlements sont leurshumbles serviteurs; et ils n'ont de respect que pour les lois qui les protègent.

Quiconque achètera le C. N. R. devra en même temps assumer son passif, sa dette. On est généralement d'opinion que ses débentures échues, et en souffrance, contrebalancent la valeur du chemin de fer. Les débentures sont garanties par le gouvernement du Dominion et par les législatures provinciales.

La cherté de la vie monte toujours, D'après le ministère du Travail, à Ottawa, le nombre indice des prix de gros, au Canada, était de 136, 6 en novembre 1912, de 136,8 en octobre 1913, de 138,4 en novembre 1913.

L'organe de l'Association des Manufacturiers, le "Industrial Canada", condamne la pratique des "bonus" municipaux accordés pour encourager l'établissement de manufactures dans telle ou telle localité.

Il dit qu'une compagnie sérieuse, munie du capital nécessaire, gérée par l'expérience et la compétence, n'a aucun besoin d'un bonus d'encouragement, et que ces sortes de subsides ont pour effet, le plus souvent, de favoriser la fraude, les promoteurs sans scrupules, les compagnies insolvables.

Les Américains souffraient eux aussi de la vie chère. Le président Wilson a adopté la politique des "plus grands marchés". Voilà pourquoi les produits canadiens sont, en ce moment, drainés au profit exclusif des Américains.

Dit le "Canada :" Au Canada, les pontifes du protectionnisme aiment mieux affamer le peuple et maintenir, au profit des **trusts** et des **combines,** des droits élevés sur les aliments.

"Nous aurons des **soup kitchens** cet hiver, peut-être des émeutes, qu'importe ! Les trusts encaisseront de gros profits, et puis, le Canada ne sera pas annexé par l'oncle Sam."

Il veut la réciprocité, ce M. H. lature Manitobaine et représentant du comté de Virden. Il a donné avis qu'il représentera à la Chambre le 6 janvier, une résolution énonçant le voeu de la province de Manitoba que le Parlement du Dominion doit abolir le droit de compensation sur le blé afin de donner aux agriculteurs C. Simpson, membre de la législadu Manitoba le bénéfice de l'échange réciproque; pas de tarif, pas de taxe sur le blé.

De la part d'un député conservateur, c'est significatif.

Le rapport annuel de la Banque du Commerce fait voir que les profits se chiffrent à $2,992,957., ou presque 20 p. c. sur le capital payé de $15,000,000.

Les actionnaires ont touché un dividende de 10 pour cent et deux boni de un pour cent chacun.

UNE CONFLOGRATION

Montréal, 29 déc. — Le feu s'est déclaré cet après-midi dans une masse de constructions comprenant des magasins et des résidences, au coin des rues Ontario et St-Hubert. Les pompiers sont impuissants à éteindre l'incendie à cause de la disette d'eau.

A 2.30, vingt bâtisses avaient déjà passé à la grillade. La brigade du feu se préparait à user de la dynamite.

Lararété de l'eau a pour cause une rupture du conduit principal de l'aqueduc, de sorte que les pompiers n'ont que le service d'une seule borne fontaine, en plus du secours provenant de l'usage des appareils qu'il est possible de se procurer dans la ville.

Puis, enfin, on est parvenu à visser ensemble assez de boyaux pour atteindre le fleuve, distance d'une mille.



SOUMISSIONS pour PROVISIONS

Des soumissions cachetées adressées au Secrétaire-Provincial et marquées "Soumissions pour provisions" seront reçues au Département du Secrétaire Provincial, Edifices du Parlement, Edmonton, jusqu'à midi, le 22 décembre 1913, pour la fourniture et la livraison d'épiceries, farine, avoine roulée, etc., durant l'année se terminant le 31 décembre 1914, à l'hospice d'aliéné, de Ponoka, et au pénitentier provincial, Lethbridge.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté par une banque acharte couvrant 5 p. c. du montant de la soumission et doit être payable à l'ordre de Secrétaire Provincial. Ce chèque demeurera acquis au Gouvernement d'Alberta au cas ou le soumissionnaire refuserait ou négligerait de signer le dit contrat.

Les spécifications diverses, quantités approximatives, formes de soumissions etc., seront fournies sur demande adressée au Département du Secrétaire Provincial, Edmonton.

La plus basse ni aucune soumission ne sera nécessairement acceptée.

E. TROWBRIDGE
Député Secrétaire Provincial
Edmonton, 1er décembre 1913

-:- COIN FEMININ -:-

CHRONIQUE

Au gui l'an neuf !

Ferventes de joie ou de tristesse, suivant la part de bonheur ou d'épreuve qu'elle nous donna, toutes, dans le secret de notre âme, nous accordons à l'année défunte l'émotion d'un recueillement profond et troublant. L'on songe que mieux vaudrait, peut-être, s'arrêter, là, au bord d'un horizon indécis, les pieds rivés encore à la certitude ingénue des peines et des bonheurs cout[…]iers; mieux vaudrait laisser to[…] dans le néant les heures futures douces ou amères, ne plus tenter le sort avec un coeur comblé ou une énergie défaillante.....

* * *

Au gui l'an neuf ! J'aime la vieille formule gauloise, génératrice d'espoir et de renouveau.

Elle vibre claire et sonore: elle chasse la brumeuse mélancolie qui rend gris et flottant. J'aime aussi, démodé et toujours jeune, le voeu que notre sincérité fait précieux et confiant : bonne année ! Et pour vous, mes amies, je veux l'écrire ici.

Bonne année ! C'est enclos en deux mots la grande somme de bonheur que nous désirons pour les aimés; c'est la réalisation du rêve intime que l'on nous confie, la grande joie attendue et que le temps repousse comme s'il voulait la donner, enfin, dans l'ère nouvelle.

Bonne année ! c'est l'année meilleure, mieux remplie, sans amertume.

Bonne année ! c'est la porte que nous ouvrons à l'espoir, et que l'ardeur du voeu, transparaissant dans votre voix, fait plus certain et plus proche. Et c'est surtout l'Inconnu dont nous agitons le voile mystérieux devant les yeux chers.

Bonne année ! C'est aussi le rappel de la tâche, la nouvelle étape que l'affection nous fait entrevoir moins rude et moins ingrate.

Bonne anné ! C'est vivre simplement l'heure brève et fugitive, quelle que soit cette heure, la vivre pleinement, noblement, selon les grandes lois divines et humaines. Et, en vérité, ce sera tout le Bonheur si vous vous appliquez à réaliser ce dernier souhait.

MAGALI

Un faux mendiant implore la charité du "bon monsieur".

Le "bon monsieur" donne deux sous, mais fait observer :

Je vois qu'en somme vous boitez fort peu.

Alors le faux mendiant courroucé;

— Vous voudriez peut-être que, pour vos deux sous, je sois aussi aveugle et sourd.......

ENTRE NEVEUX :

— L'oncle barbanchon est mort !... Il ne nous laisse que son portrait sous prétexte que nous sommes riches; toute sa fortune va aux pauvres orphelins.

— Ah! je te l'avais bien dit que c'était un homme sans coeur.

Un professeur donne à ses élèves, comme rédaction, ce thème: Que feriez-vous, si vous aviez un million de fortune.

Chacun de se mettre au travail. Seul, le petit Bob reste le nez en l'air. Le temps de la composition écoulé, il remet une copie blanche.

— Comment, Bob, c'est ça votre composition ? Tous vos camarades ont écrit de deux à trois pages, et vous riez ?

— Eh! bien, répond Bob, c'est ça que je ferais si j'avais un million.

TROIS CHOSES

Il y a trois choses en ce monde auxquelles nul homme ne pourra jamais se soustraire :

1. L'oeil de Dieu;
2. Le cri de la conscience.
3. Le coup de la mort.

Respectons le regard de Dieu, satisfaisons aux exigences de notre conscience, tenons-nous prêts pour l'heure de la mort.

(suite de page 1)

"Il y a trente-cinq ans, dit-il, je lus un jour dans les oeuvres du poëte Fréchette le passage dans lequel il rapporte le fait qu'en 1870, alors que la ville de Paris était assiégée par les Allemands, 200 Canadiens-français du faubourg St-Roch allèrent offrir au consul de France à Québec, d'aller combattre pour la défense de leur ancienne mère-patrie, qu'ils aimaient toujours. Ce n'est pas sans émotion que je lis les vers du poëte; j'admirai le peuple de la paroisse St-Roch, dont j'étais loin alors de penser que je serais le curé. Depuis que je suis au milieu de vous, je vois ce que j'entendais dire ailleurs."

M. BORDEN ET LA CRISE FINANCIERE

Le "Edmonton Journal" de lundi dernier dit comme suit :

"Dans son discours aux voyageur de commerce, à Montréal, la semaine dernière, M. Borden a exprimé l'opinion que la crise ressentie au Canada, dans ces derniers mois n'est que le prélude d'une période de grands développements, telle que le pays n'en a pas encore connu. Cette vue est partagée par toutes les personnes compétentes en la manière. Déjà les nuages financiers commencent à se dissiper. Le pays a pu supse dissiper. Le pays a pu supporter cette année de gêne beaucoup mieux qu'il ne l'a jamais fait, dans le passé, et sans des circonstances similaires. Cette constatation devrait inspirer plus de confiance chez les gens qui pensent, et cela vaudrait mieux que de faire des revues du passé."

* * *

Allons, tant mieux !

DISCOURS

(suite de la page 4)

plus que tout, aidé la France à propager ses idées, et à répandre sur le monde entier les rayons bienfaisants de son génie humanitaire.

Et si la langue française est ainsi lue et adoptée à l'étranger par les esprits les plus éclairés, c'est que, outre se perfection et son harmonie, elle possède seule, semble-t-il, cette inestimable qualité d'être "universelle". Je m'expliqe. Certaines langues ont un cachet qui leur est propre, comme une couleur locale, si l'ont veut, ou un but presque défini et restreint. Je dirais que l'Italien est la langue de la poésie, l'allemand, celle de la science ou de la philosophie, l'anglais, celle des affaires. La langue française, au contraire, s'adapte indifféremment à la finance ou au roman, à la philosophie ou au théâtre, à la poésie ou à la science. J'ajoute qu'elle se prête encore—et merveilleusement — à exprimer l'idée, le sentiment ou la passion, jusque dans ses nuances les plus délicates. C'est une argile abondante autant que précieuse, souple autant que brillante, et docile, non seulement au génie ou au talent supérieur, mais au moindre caprice, au plus intime désir de l'artiste qui la pétrit.

Cette langue — la plus belle et la plus parfaite des temps modernes — c'est la nôtre; et, est-il besoin de le dire ? nous, Canadiens-français, la chérissons de tout notre coeur.

Sans doute, nous l'aimons pour sa grâce et sa beauté; mais ce n'est pourtant ni sa beauté ni sa grâce qui nous l'a fait accepter comme nôtre. Nous n'avons pas choisi la langue française, comme idiome national, parmi tant d'autres, parce qu'elle est la plus harmonieuse; la plus claire, la plus expressive ou la mieux ordonnée ; Elle n'est pas une étrangère, adoptée après mûre réflexion ; et, surtout — et Dieu merci ! — elle ne nous a pas été imposée de force, à l'exclusion d'un idiome national quelconque, fût-ce le plus pauvre...

Si, Messieurs, nous aimons la langue française, si nous tenons tant à la parler, si nous sommes prêts à tous les sacrifices pour la conserver, c'est qu'elle est essentiellement unie à notre race, à notre histoire ; qu'elle fait aussi intimement partie de la nationalité canadienne-française, que fait partie de nous-mêmes le vieux sang gaulois qui coule dans nos veines; qu'elle nous appartient, à nous Canadiens-français, aussi bien qu'aux Français de France...

Mais il faut qu'elle soit la même ici que là-bas. C'est la langue qui fait l'âme et le caractère de la nation. Si donc nous voulons conserver notre caractère français, améliorons et modernisons notre langue. Ne nous contentons pas du français d'il y a deux siècles. La langue française n'est pas une langue morte : Elle est aussi vivante que la France elle-même. Mais il ne suffit pas de vouloir l'améliorer et la moderniser, il faut, avant tout, s'efforcer de la conserver.

Nous nous réjouissons de l'honneur qui est fait à un des nôtres. Cet honneur rejaillit sur tout le Canada français. L'influence que va donner à M. Gariépy la haute position à laquelle il vient d'être appelé est autant d'influence pour nous tous,, et contribuera puissamment au maintien de la langue et des droits français dans l'ouest canadien.

DISCOURS

(suite à la cinquième page)

Ma mère souriait de bonheur en sèchant ses pleurs à mon départ, parcequ'elle était convaincue que j'embrasserais un jour l'état ecclésiastique et qu'au lieu de plaider des causes au prétoire ou de prêcher la vérité politique j'évangiliserais les sauvages et je convertirais pécheurs et pécheresses.

Michelet a dit : "La mère est la meilleure école." Et Napoléon: "C'est à sa mère, à ses bons principes que je dois tous mes succès.

La Providence m'a comblé en me donnant un bon père et une bonne mère et je me garderai dedire un mot de plus à leur sujet tant il est vrai que votre jugement sur eux est déjà formé et que rien n'est plus évident que l'évidence elle-même.

Louis IX portait autour de son cou un médaillon sur lequel était gravé : "Pour Dieu, La France et Marguerite".

Son amour pour Marguerite, son épouse, est devenu proverbial et vous me pardonnerez si, sans faire l'éloge de mon épouse, je vous déclare qu'elle a été la digne et fidèle compagne de mes labeurs et de mes luttes, et qu'en cette circonstance elle est unie d'âme et d'intention avec moi pour vous assurer de notre commune reconnaissance.

J'ai mentionné le nom de la France, et tantôt nous lisions une lettre du Président de la France Républicaine s'excusant de ne pouvoir être avec nous ce soir. La France Républicaine est une organisation qui groupe ensemble tous les Français de la région d'Edmonton et je suis heureux de voir devant moi un grand nombre des membres de cette société importante.

La France, nous ne saurions l'oublier, elle présida à notre naissance, elle fut l'ange tutélaire de notre berceau et de nos premiers développements, et sa pensée reste vivace parmi nous.

Nous vivons sous une constitution dont nous sommes à bon droit orgueilleux puisqu'elle fait l'envie des races moins favorisées.

Il y a quelques siècles Commines disait déjà que le peuple anglais était le peuple le mieux gouverné du monde.

Thiers admettait que s'il eut pu de ses mains façonner une France nouvelle il eut pris pour modèle les institutions britanniques.

Rien de surprenant que nous soyons d'une loyauté à toute épreuve, que tous nos hommes publics depuis Taché et Cartie jusqu'à Chapleau et Laurier, aient rivalisé d'éloquence pour exprimer dans un langage approprié nos sentiments de loyauté vis à vis le drapeau qui nous protège, qui garantit nos libertés et que nous aimons d'un amour indéfectible.

Mais en notre ère de démocratie l'excellence du système ne saurait suffire au bon Gouvernement et il faut exiger des hommes qui s'occupent de la chose publique, de la constance, de la vertu, de la probité, de l'énergie.

Vouloir c'est vivre, et si les sans énergie perdent la moitié de leur vie, les énergiques la doublent.

Vous avez eu la délicatesse d'inscrire sur le menu de ce banquet ces paroles significatives qui sont tout un programme : AUX ENERGIQUES L'AVENIR.

Si jamais — ce qu'à Dieu ne plaise — dans l'accomplissement de mes obligations publiques j'étais tenté d'avoir quelque défaillance, quelque faiblesse, j'aurai toujours présent à l'esprit la pensée de la fête de ce soir pour me ramener aux sentiers du devoir, de la droiture, de l'honneur au sens de ma responsabilité vis à vis mes concitoyens.

On a dit bien avant moi : il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche Tarpéienne.

Queque soit l'avenir qui me soit réservé, que ma carrière officielle soit de longue ou de courte durée, que mes succès politiques soient nombreux ou ne le soient pas, toujours je me rappelerai avec bonheur ce banquet, cette fête, cette démonstration.

FAITS DIVERS -:- NOUVELLES

NOMINATION

La Gazette Officielle d'Ottawa annonce, entre autres nomination, celle de l'hon. **Pierre Armand Landry** : Juge en chef de division du banc du Roi de la cour Suprême du nouveau-Brunswick.

REVENUS DE L'INTERIEUR

Un état non revisé des revenus de l'intérieur, pour le mois de novembre 1913, tel que publié par la Gazette Officielle, nous apprend que notre gouvernement d'Ottawa a perçu de ce chef, durant ces trente jours, une somme de $1,965,583,08.

Voici quelles sont les sources de cette classe de revenus, qu'on appelle l'accise, savoir : spiritueux, boissons alcooliques etc., liqueur de malt, malt, tabac, cigares, fabrications en entrepôt, acétique, saisies, passages d'eau, inspection des poids et mesures, inspection du gaz, inspection de la lumière électrique, timbres de pièces judiciaires, etc.

C'est la taxe sur le tabac canadien et les cigares fabriqués au Canada qui donne le gros volume du revenu de l'accise, ayant produit, seule, $1,773,390,30 pour le susdit mois de novembre.

Ne pas confondre l'accise avec le revenu des douanes, ce dernier

REVENU DES DOUANES ET AUTRES

Le revenu des douanes du Canada pour novembre 1913, a été de $8,101,626,18; et, pour toute l'année à venir jusqu'à fin novembre de $75,001,109,04.

Le revenu du département des postes, pour novembre 1913, a été de $1,300,000;00; et, pour l'année entière à la fin de novembre, de $7,,675,000,00

DEPENSES

Les dépenses du gouvernement d'Ottawa, pour novembre 1913, se sont élevés à $9,232,141,30.

UNION NATIONALE METIS

Winnipeg, 26 déc. — Dimanche dernier eut lieu chez M. Jos. Riel, l'assemblée de l'Union Nationale Métis de St-Joseph. Tous les officiers depuis le président M. Roger Goulet furent élus à l'unanimité. Un nouveau poste fut créé : celui de secrétaire-archiviste et ont nomma M. C. Teillet à cette fonction. L'assemblée fut ajournée à dimanche prochain, le 28 Décembre, au même endroit pour entendre le rapport des auditeurs.

PRECIEUSE DECOUVERTE

Paris, 30 déc. — Deux docteurs français ont fait des expériences permettant de croire que la paralysie générale pourra être guérie Le traitement consiste dans l'injection d'un serum au serveau. Deux malades ont été soumis à ce traitement le 1er décembre.

Dans l'un de ces deux cas, la réaction dura trois jours, et, dans l'autre, cinq jours. Il se produisit des convulsions, puis l'efficacité du remède fut évidente.

LE "HOME RULE" ET L'EGLISE ANGLICANE

Londres, 26déc. — Les dignitaires de l'Eglise d'Angleterre s'alarment à cause de la menace d'une guerre civile en Irlande. L'évêque de Londres a ordonné de réciter des prières spéciales pour demander à Dieu de ne pas permettre que l'établissement du "Home Rule" donne lieu à une effusion de sang.

Mais, en certains milieux, on pense qu'il faudrait plutôt demander à Dieu d'éclairer les orangistes rebelles qui sont la cause de tout le trouble.

LE PRIX DES VOLAILLES DANS L'EST

Montréal, — Les prix de la volaille étaient stationnaires durant les jours qui ont précédé la fête de Noël; mais on espérait un abaissement des prix pour la veille même de cette fête, les cultivateurs devant affluer avec leurs produits sur les marchés.

Chez les principaux commerçants, les dindes se détaillaient de 25 à 27 cents la livre, les poulets de 18 à 22 cents, les oies de 16 à 18 cents, les poules de 16 à 18 cents la livre.

Au prix que se vendent le boeuf et le porc frais, il n'en coûte pas plus cher à la maitresse de maison d'acheter les volailles.

LA TUBERCULOSE EN FRANCE

Paris, 30 déc. — D'après un rapport officiel récemment publié : la tuberculose, en 1910, a tué 85,000 personnes, soit 217 par 100,000 habitants. La plupart des victimes étaient des jeunes gens. La peste blanche fait un peu moins de ravages à Paris que dans les campagnes. L'alcoolisme est la cause principale du mal.

LA DISETTE D'ARGENT ET LES BANQUES

Montréal, 25 déc. — On lisait dans la Presse d'avant hier :

"Il est généralement admis que les banques indiquent le véritable état de prospérité d'un pays; dans ce cas, il faut convenir que nous somme loin des temps de crise.

"Connaissance prise des rapports annuels de plusieurs de nos institutions financières, nous constatons que ces rapports sont des plus encourageants. Ce sont là des preuves incontestables de la prospérité du commerce et de l'industrie chez nous.

"Toutes les banques canadiennes accusent des affaires d'or."

. . . .

Celà dit, votre correspondant désirerait une explication — de la Presse, si possible — du phénomène de la rareté, de la disette d'argent qui règne actuellement. Nos banques empillent millions sur millions, elles font des affaires d'or. Mais la misère s'étale partout. Est-ce là de la prospérité ?

Non, la prospérité n'existe que pour les trust des banques et pour un très petit nombre de gros accapareurs.

Un pays ne doit être réputé prospère que dans les cas où la prospérité est générale, et non pas seulement concentrée en quelques mains aux doigts crochus.

UNE FEMME ASSOMMEE A COUPS DE GARCETTE

Montréal, 31 déc. — Les crimes se multiplient de jour en jour dans la métropole. L'audace des malfaiteurs devient inconcevable.

M. et Mme Adolphe Morin habitent une maison de la rue Montcalm, près la rue Ontario. M. Alphée Sirois habite avec eux comme pensionnaire, y ayant sa chambre et un bureau privé où il garde un coffre fort.

Samedi, le 20. Mme Morin, restée seule à la maison, venait de se rendre dans sa salle à manger, vers les onze heures du soir, lorsqu'elle entendit grincer une clé dans la serrure.

"C'est mon mari ou le pensionnaire qui arrive", s'est-elle dit.

Et elle ne tourna pas même la tête... A bout d'un instant, elle entendit un grand bruit provenant du bureau de Sirois, le pensionnaire. On y attaquait le coffre fort à coup de masse et de forêt.

Elle se mit en frais d'aller voir ce qui se passait là, ne sachant trop qui ou quoi c'était.

Mais les apaches — des voleurs aussi — l'avaient entendu venir, mais sans savoir si c'était homme ou femme. Ils se mirent en défense.

Ils assomèrent la pauvre femme à coups de garcette, lui serrant la gorge à l'étouffer et lui fermant la bouche pour l'empêcher de crier.

A son retour à la maison, M. Morin trouva sa femme étendue sans vie dans une mare de sang, fit une rapide inspection des chambres et vit bien que les brigands s'étaient enfuis précipitamment et sans laisser aucun indice pour les faire reconnaître.

Puis, il courut chercher le docteur Robichaud, qui prodigua ses soins à la blessée.

A part l'hemorragie qui était abondante, Mme Morin souffrait de vives douleurs à la tête; mais, heureusement, le crâne n'a pas été fracturé.

La police est à la recherche des misérables.

LA BANDE DE FAUX MONNAYEURS

Dans le dernier numéro du Courrier de l'Ouest, il est fait mention d'une bande de faux monayeurs qui opérait dans les bois de la province de Québec.

Voici un récit complet de cette affaire étrange et sensationnelle, tel que trouvé dans les journaux de l'Est.

Montréal, 20. — Dans les bois à sept milles et demi au nord de Lavaltrie, à plus d'une lieue de toute habitation, on trouve aujourd'hui une vieille mâsure délabrée, qui fut jàdis construite par des bûcherons perdus dans les bois. C'est cette vieille bicoque qu'une fameuse bande de faux monayeurs choisissait, il y a plusieurs mois, pour son repaire, après lui avoir fait subir les réparations nécessaire pour en faire un lieu habitable.

Chaque semaine, les paisibles habitants de la région avoisinante rencontraient des figures inconnues sur les routes menant à la forêt et se demandaient qui pouvaient bien être ces gens aux allures étrangères.

Quand on les interrogeait, les individus suspects répondaient qu'ils faisaient l'élevage des volailles et qu'ils ne faisaient que passer dans la campagne.

Pendant ce temps, les agents de la police fédérale et les inspecteurs de banque se plaignaient auprès du gouvernement du nombre toujours croissant des faux billets de banque mis en circulation depuis quelques mois. A Ottawa, ce fut une alarme au département du Trésor, et les meilleurs limiers de la police fédérale furent chargés d'éclaircir l'affaire. Entre temps on confiait la chose au département de la police provinciale, à Montréal, et le chef McCaskill, aidé de ses meilleurs hommes, entreprit de tirer toute l'affaire au clair.

Or, il y a environ deux mois, McCaskill eut vent que les étrangers de Lavaltrie pouvaient bien être les faux monnayeurs qu'il cherchait.

Il choisit alors deux de ses hommes et les chargea de surveiller les allées et venues de certains individus. qui lui paraissaient suspects. Les deux agents remarquèrent alors que certains jours, leurs hommes disparaissaient comme par enchantement pour ne revenir en ville que plusieurs jours après. A tout prix, il fallait savoir la cause de ces disparitions étranges et où les individus suspects se cachaient durant ces absences mystérieuses.

Sur l'ordre de leurs chefs, les agents s'attachèrent aux pas des individus que l'on soupçonnaient Un soir, trois d'entre eux montèrent sur un train du Pacifique. Prêts à tout, les deux policiers les suivirent, décidés d'en finir avec ces tâtonnements. A Lavaltrie, les trois individus descendirent, et les détectives firent de même. Dans l'ombre, car c'était la nuit, ils purent voir les trois hommes prendre une voiture et se diriger vers les bois.

Les agents suivirent la voiture à distance, et ils les virent disparaître dans le bois.

En apprenant ces détails, le chef McKasckill ne douta pas un instant que c'était là.

Maintenant , il fallait savoir à tout prix où se cachait la bande, et ce fut lui-même qui se chargea déclaircir ce point. Il se rendit un soir à Lavaltrie, à la suite d'un nouveau couple qu'il avait suivi. Il les fila jusque dans les plus sombres recoins de la forêt, et put les voir pénétrer dans une vieille mâsure dissimulée, dans un ravin.

C'en était assez. Il fallait agir et le plus vite possible.

Le chef communiqua aussitôt avec la police fédérale, et l'inspecteur Peckard fut envoyé à Montréal avec les agents Giroux et Charron. Le chef prit avec lui son assistant et les détectives Lapointe et Samson et les sept hommes partirent pour Lavaltrie avec la ferme conviction de ne pas revenir les mains vides. On savait, pour les avoir suivis, que cinq individus avaient gagné la forêt, et tout faisait prévoir que les faux monayeurs allaient être pris dans leur repaire.

Les sept policiers descendirent à la station du chemin de fer de Lavaltrie vers deux heures du matin. Ils prirent aussitôt deux voitures, et s'aventurèrent vers la forêt par un temps de chien. La route était impraticable pour les voitures, les policiers descendirent et partirent à travers les bois, guidé par le chef McCaskill. Le clair de lune facilitait leur marche, mais il ne fallait pas faire de bruit pour ne pas éveiller l'attention des membres de la bande. Quand on fut en face de la cabane, le chef s'approcha de la porte. Il constata qu'elle était verrouillée.

Les révolvers furent tirés dans l'ombre, tandis que d'un coup d'épaule l'agent Giroux ouvrit la porte.

On s'attendait à des coups de feu, à une résistence quelconque, mais à l'intérieur, tout reste silencieux. Le chef McCaskill entra le premier, projetant sa lanterne de sûreté sur les murs, il aperçut des hommes couchés sur des matelas, jetés dans les coins.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les agents qui étaient entrés à la suite de leur chef s'étaient jetés sur les dormeurs et les avaient réduits à l'impuissance.

Ils étaient cinq en tout. Ils n'opposèrent aucune résistance On leur passa les menottes, et tandis que deux hommes étaient chargés de les veiller dans un coin, les cinq autres commencèrent à fouiller la cabane.

Dans des boites, des plaques pour la fabrication de billets de dix et de cinq dollars sur le trésor américain furent trouvés. Plusieurs billets et quantité de papier-monnaie furent en même temps découverts dans un autre endroit, bref, tout le matériel le plus complet pour la fabrication de faux billets de banque. La découverte de nombreux jambons, rôtis et de provisions de toutes sortes, prouva aux détectives que les faux monayeurs n'oubliaient pas de bien se nourrir.

Hier matin, aux premières heures, sous l'escorte du chef McCaskill et de l'inspecteur Peckard, les cinq individus étaient conduits à Joliette et écroués à la prison commune. Ce sont Joseph Caron, J. B. Bousquet, Ed. Painchaud, Albert Gagnon et Wilfrid Winton, tous de Montréal.

Les agents Samson, Giroux et Charon furent laissés dans le bois à la garde de la mâsure, tandis que le détective Lapointe et le secrétaire Brousseau revenaient à Montréal pour achever la besogne.

Ce qu'il leur restait à faire c'était d'arrêter l'homme qui avait gravé les plaques trouvées dans le repaire des faux monayeurs. Munis de renseignements fournis par le chef McCaskill, les deux agents se rendirent au "Herald" et exposèrent au gérant le but de leur visite inattendue. Il conduisit les deux policiers dans les ateliers du journal, où ils arrêtèrent un employé graveur de son état. Le détective Lapointe est parti cet après-midi pour Joliette avec se sixième prisonnier.

LA POLITIQUE FEDERALE

CHEF ET LIEUTENANT

L'HONORABLE W. S. FIELDING COMBAT AVEC LAURIER POUR L'ABOLITION DES DROITS DE DOUANE.

Ottawa, 28 déc. — Au point de vue politique, la semaine qui vient de s'écouler s'est signalée par deux événements remarquables. En premier lieu, nous avons eu la grande démonstration libérale de Montréal, organisée en l'honneur de l'hon. W. S. Fielding rédacteur du Montréal Daily Telegraph et de son chef, Sir Wilfrid Laurier. Celui-ci a profité de l'occasion pour rappeler que le devoir du Gouvernement est de réduire le coût de la vie et pour faire valoir une fois de plus les avantages de la politique libérale qui réclame l'abolition des droits de douanes sur les produits alimentaires.

Au deuxième plan se place un autre fait d'un tout autre ordre, mais qui ne peut nous laisser indifférents. Nous voulons parler des Ministres du Cabinet de M. de l'activité qu'ont déployée trois Borden pour mettre fin à la querelle de famille qui divise les conservateurs de Lanak-Sud. Il y aurait à signaler tout particulièrement sous ce rapport cette phrase lancée par l'hon. M. Foster : "Le Gouvernement n'a pas encore eu le temps de saisir d'une main ferme les rênes de l'administration". Et cependant voilà deux ans qu'il siège ! Mais le Gouvernement Laurier n'existait pas depuis un an qu'il avait déjà réformé le tarif et présenté la première préférence britannique, la seule que l'Empire ait jamais connue.

On pourrait parler également du sévère rappel à l'ordre, adressé par le Colonel l'hon. Sam Hughes au lieutenant Colonel Balderson, qui en osant se présenter dans Lanark-Sud comme candidat conservateur indépendant s'écartait autant de la discipline militaire que de celle des Orangistes. Cet épisode de Lanark Sud se produisant après deux années d'administration conservatrice, fait contraste vraiment pitoyable avec la grande démonstration libérale enthousiaste qui réunissait le même soir, à Montréal, et dans un même esprit tous les éléments du parti, après deux années d'opposition.

Sir Wilfrid Laurier exposa son programme de l'affranchissement des produits alimentaires en ces termes clairs et précis : "Si le tarif était réduit comme je le propose, nous allégerions le fardeau qui pèse lourdement sur les classes les plus pauvres de la population. Ceux qui sont assis autour de cette table n'en ressentent peut-être pas autant les effets. Ceux qui souffrent réellement, c'est l'artisan, le mécanicien, le commis, le professeur, l'instituteur, les membres du clergé. C'est pour leurs enfants, leurs femmes, leurs mères que nous luttons. Et c'est aussi pour tous les hommes, quelque vigoureux qu'ils soient, qui devront affronter les rigueurs de l'hiver canadien, avec un salaire réduit."

Sir Wilfrid Laurier retraça l'oeuvre magnifique de la Commission du tarif qui fut instituée par son Gouvernement en 1896 et il déclara :"

"Laissez moi vous dire ce que nous ferions si nous étions maintenant au pouvoir, ce que ferait particulièrement M. Fielding Il présiderait une Commission qui serait composée du Ministre du Commerce, du Ministre des Douanes et du Ministre du Travail, et cette Commission parcourrait tout le pays, d'Halifax à Victoria, pour enquêter sur la situation, pour demander aux producteurs, aux ouvriers de venir rendre témoignage, pour demander aux manufacturiers des grandes villes d'aviser au meilleur moyen de réduire le tarif afin d'abaisser le coût de la vie sans léser aucun intérêt. Nous l'avons déjà fait et nous pouvons recommencer."

L'hon. M. Fielding critiqua sans merci l'inaction hésitante du Gouvernement actuel, le ridiculisa d'attendre les résultats du nouveau tarif américain avant d'oser entreprendre par lui-même la réforme du tarif. Sa vibrante déclaration nous montre bien clairement qu'il ne compte pas se reposer sur les lauriers et qu'il prétenr marcher à de nouvelles victoires en compagnie de son chef. "Nous vivons dans un siècle nouveau où de nouvelles conditions surgissent, c'est le siècle de la grande majorité de la population de ce pays, car l'ouvrier va insister pour obtenir une part plus équitable du fruit de ses labeurs."

En somme, démonstration superbe pour le parti de l'opposition. Elle laissait cette impression vivifiante que le parti libéral se tient en contact intime avec le peuple, et qu'il serait rappelé triomphalement au pouvoir si le peuple était consulté.

UNE ATTEINTE AU CREDIT DU CANADA

NOUS PERDONS LA CONFIANCE BRITANNIQUE LE TAUX DE L'INTERET MONTE

Sous la direction théâtrale, mais iepte, de l'hon. W. T. White, le Ministre des Finances de M. Borden, le crédit du Canada a souffert une rude atteinte. Pendant quinze années, l'hon. W. S. Fielding a jalousement gardé le crédit du Canada comme l'un de nos biens les plus précieux. Il a évité le plus possible les emprunts, mais lorsqu'il lui fallait en contracter il parvenait toujours à s'assurer par la confiance qu'inspiraient ses méthodes des taux d'intérêt qui variaient de 2 et demi à trois et demi p. c. Ces emprunts étaient invariablement regardés comme à l'abri de toute crainte et étaient invariablement regardés comme à l'abri de toute crainte et étaient avidement recherchés par les capitalistes britanniques. C'est justement cette réputation que s'étaient acquise les obligations du Gouvernement canadien et l'empressement avec lequel on les recherchait qui a empêché l'intérêt de monter. Cet empressement, d'autre part, résultait de l'excellent état des finances canadiennes et des demandes très modestes que faisait l'hon. M. Fielding sur le marché monétaire.

Le crédit canadien se maintint dans cette situation enviable jusqu'à ce que le Gouvernement Laurier fût renversé en 1911. Il restait au Gouvernement Borden, qui arriva au pouvoir en protestant hautement de ses désirs d'économie, de perdre les sympathies de la haute finance à Londres à cause de ses demandes incessantes et désordonnées d'emprunt. Les propositions de l'hon. M. Fielding étaient regardées comme des placements de toute sûreté, et ses obligations se vendaient à prime. Mais le dernier emprunt de $20,000,000 lancé par l'hon. M. White a été reçu avec tant de froideur que le Pall Mall Gazette le délimissait par ces mots : "Le plus grand fiasco que l'on ait jamais vu depuis bien longtemps dans n'importe quelle partie du monde". Le London Morning Post se livre à des critiques encore plus acerbes ; il déclare que les méthodes financières du Ministre des finances canadiennes sont si embrouillées, si obscures, que les prêteurs britanniques ne peuvent arriver à connaître la situation réelle du Gouvernement canadien. Il dit également que l'hon. M. White avait d'abord essayé d'emprunter $30.000.000, mais qu'on lui fit entendre très nettement qu'il avait rendu des visites trop fréquentes au marché monétaire et qu'il ferait mieux de mettre un frein à son appétit en réduisant son emprunt de $10,000,000. Il arriva que lorsque l'emprunt canadien fut lancé, les capitalistes britanniques en achetèrent tout juste pour $3,400.000. La somme restante de $16,600,000 demeura sur les bras des courtiers qui devront garder cette masse d'obligations indigestes jusqu'à ce que le public les achète. Et n'oublions pas que le Gouvernement canadien offrait 4 pour cent sur cet emprunt qui était effectué à 97.

Qu'est-il dono arrivé au crédit canadien, depuis que le Gouvernement a changé? Le dernier emprunt réalisé par le Gouvernement libéral a été lancé en 1911 par l'hon. M. Fielding qui était alors Ministre des Finances. Cet emprunt qui était de $25,000,000 ne payait que trois pour cent d'intérêts et a rapporté au Gouvernement 99½. Il avait été souscrit rapidement au pair et même un peu plus qu'au pair par le public britannique. Le dernier emprunt du Gouvernement libéral est revenu à moins de 3½ pour cent. L'emprunt du Gouvernement conservateur actuel coûte un peu moins de 4½ pour cent. Si le Gouvernement Borden jouissait de la même confiance auprès du Gouvernement britannique que l'administration Laurier, cet emprunt aurait été effectué au pair c'est-à-dire qu'il aurait donné 20,000,000 au lieu de $19,400,000. Le taux d'intérêt aurait été de 1 pour cent de moins, ce qui représente $200,000 par an. Cette somme, multipliée par une période de quarante ans, aurait constitué une économie d'au moins dix millions de dollars. Quelle erreur coûteuse le Canada a fait en confiant la conduite des affaires à M. Borden !

LE REVENU BAISSE

LE COMMERCE DIMINUE ET LE NOMBRE DES SANS TRAVAIL AUGMENTE.

Lorsque le Gouvernement Borden arriva au pouvoir en octobre 1911, il trouva un trésor regorgeant d'argent, les revenus en hausse, le commerce en pleine voie de développement, enfin la prospérité partout. Jamais le Canada n'avait été aussi heureux qu'avant le moment où Sir Wilfrid Laurier céda les rênes du pouvoir. Cette prospérité était telle que M. Borden et son groupe de collègues disparates ne pouvaient l'enrayer immédiatement, quelles que fussent la maladresse et leur gaucherie. Pendant un an ou deux ils marchèrent à l'aveuglette, comptant sur la chance pour les tirer d'un mauvais pas. Ils puisèrent gaiement dans le Trésor, firent main basse sur tout ce qui se présentait, et empruntèrent en Angleterre dès que les fonds commencèrent à manquer. Les affaires du pays furent conduites par les sous-ministres, aidés de temps à autre par quelques rares Ministres, tandis que le reste du Cabinet se promenait joyeusement en wagon privé et dans les navires du Gouvernement.

Mais en septembre dernier la vague de progrès et de prospérité que les libéraux avaient apportée avec eux s'était épuisée. Rien n'avait été fait du reste pour maintenir cette prospérité. Depuis lors, nous nous dirigeons à grands pas vers le triste état de choses qui régnait avant l'avènement du Gouvernement libéral en 1896.

En octobre 1913, le revenu brut descendit de $533,348 par comparaison au mois correspondant de l'année précédente. En novembre, nouvelle chute de $742,797. En septembre, octobre et novembre, le revenu des douanes a diminué de $2,661,034, un indice que les marchands se préparaient au ralentissement du commerce. En octobre et novembre, la dette publique s'est accrue de $3,527,920, soit $8,704,543 de plus que pendant les trois mois correspondants de l'année précédente. Ce sont justement ces extravagances du Gouvernement qui font que la vie coûte si cher aux contribuables.

Rien ne fait tant de bien que de faire du bien.

La bonté dans l'âme, disait un ancien, est un parfum dans une cassolette d'or; il faut le répandre si vous voulez qu'il embaume.

—Un homme sage se préoccupe d'une foule de choses auxquelles un fou ne pense jamais.

— Tout le monde fume au Mexique, les hommes, les femmes et les enfants. Cela ne les empêche pas de se battre.

Thomas Edison, le célèbre inventeur dit qu'il est malade lorsqu'il cesse de travailler.

LOUIS VEUILLOT

SON CENTENAIRE A QUEBEC

(suite)

"Il fut le chevalier servant du Christ Jésus, son maître et son Seigneur. C'est pour ce maître adoré et aimé qu'il s'est fait soldat de la plume et serf du journalisme. C'est à le chanter, à le défendre, à le venger qu'il consacre les meilleures ressources de son esprit et de son coeur; c'est pour affermir et étendre son règne qu'il s'abandonne aux élans de cette ardente et amoureuse combativité, qui au dire de Jules Lemaître fut un trait caractéristique de son talent.

"Il garde le domaine de son maître et fait une guerre sans merci aux maraudeurs qui menacent de le piller, aux prudents qui voudraient en abaisser ou en rétrécir les frontières, aux poltrons qui ont peur de le défendre et aux traîtres qui le livrent à l'ennemi.

"Des abaissements, a-t-il écrit, j'en veux pour moi. Dieu merci, mais je n'en veux pas pour Jésus-Christ et l'Eglise."

"Ses adversaires, souvent à bout d'arguments contre son impitoyable logique, se plaisaient à l'appeler sacristain. Et Veuillot de répondre qu'il acceptait ce titre, mais à condition qu'on voulût reconnaître qu'il était un bon sacristain, non pas de ceux qui laissent envahir et profaner le sanctuaire mais de ceux qui le défendent une épée ou un gourdin à la main, et qui se ferait hâcher sur le seuil plutôt que de trahir la consigne.

"Rarement écrivain eut à un tel dégré comme l'instinct du vrai et l'horreur du faux. Avec un flair, dont la sensibilité ne fut jamais prise en défaut, il découvre l'erreur sous tous les masques qu'elle prend, il la force à sortir de tous les insidieux sophismes où elle dresse ses embûches; il la traque dans tous les sentiers et les détours où elle essaie de se dérober.

"Rien ne l'irrite comme les capitulations imprudentes, où, sous le couvert de desseins pacifiques, on veut que la vérité détende un peu ses lignes trop rigides et laisse infléchir ses frontières sous la poussée de l'erreur.

"Le temps où il vivait fut fertile en opportunistes et en compromissions. Il fut souvent témoin de ses rapprochements monstrueux où l'erreur donne à la vérité des baisers qui sont des morsures, et contracte avec elle des alliances qui sont des trahisons.

"Dans ses ardentes chevauchées contre tous les prôneurs de mensonges il obéit à cette conviction profonde que le monde ne trouve la liberté, et le salut que dans la vérité. Ecoutez plutôt cette phrase lapidaire, où il a donné son sentiment là-dessus: "Le monde est la mer, la vérité est le navire; il faut vivre dans le navire ou périr sous les flots."

"Ce qu'il y a peut-être de plus beau et de plus touchant dans l'oeuvre de Veuillot, c'est l'amour de l'Eglise dont elle est tout imprégnée.

"Ce que Veuillot voit dans l'Eglise, c'est d'abord une autorité, la plus haute qui soit, ici-bas, celle qui relie le plus directement l'homme à Dieu.

"Aussi, toute révolte contre l'autorité de l'Eglise lui parait un crime contre Dieu et les hommes. Il juge — et avec combien de raison — que les empiètements du pouvoir civil sur le pouvoir religieux sont des attentats contre l'ordre politique et social voulus de Dieu, et que la théorie de la suprématie de l'Etat est l'une des erreurs les plus funestes. Parmi les bouleversements politiques dont il fut le témoin, il n'eut pas de peine à trouver sa voie et à savoir quel régime il fallait préférer. "L'Eglise est mon parti!" aimait-il à répéter. Il soutint donc ou combattit les gouvernement selon qu'ils furent favorables ou hostiles aux droits et à l'autorité de l'Eglise.

"Cette politique reçoit aujourd'hui, en haut lieu, une consécration qui honore Louis Veuillot et le dédommage de bien des injures.

"Ce pouvoir doctrinal de l'Eglise, pour lui-même, avec la soumission la plus entière.

"Je crois". Ce mot si court et si grand, personne ne l'a jamais dit d'un esprit plus humble, d'un coeur plus confiant d'une volonté plus irrévocable, que ce converti, pour qui la foi fut une conquête. Le magistère enseignant de l'Eglise s'impose à lui avec une évidence et une force qui ne laissent place à aucune hésitation, qui ne doute, qui ne souffrent aucune discussion.

"Nous ne le suivrons pas sur ce champ de bataille, où il eut à faire face aux ennemis du dehors et aux adversaires du dedans. Il y a donné l'un des spectacles les plus réconfortants qui aient consolé l'Eglise dans ses malheurs, et l'un des plus virils exemples que l'on puisse proposer à des chrétiens.

"Pour ce spectacle il convient de bénir la mémoire de Louis Veuillot. De ces exemples, il faut tirer un enseignement pratique.

"Notre temps a besoin qu'on lui rappelle ces glorieux souvenirs. Il était opportun de remettre sous les yeux des chrétiens d'aujourd'hui la figure et les gestes de ce vrai fils de l'Eglise militante.

"Je ne vous ferai pas l'injure d'insister pour vous dire en quoi et comment vous pouvez et devez imiter Louis Veuillot. L'ébauche très imparfaite que je viens d'esquisser me parait suffisante pour indiquer à des catholiques avertis, comme vous l'êtes les résolutions à prendre et les actes à faire.

"Avec le Pape Pie X, je vous présente ce modèle en souhaitant qu'il trouve ici de généreux imitateurs.

"A le suivre, dans la mesure de vos forces et selon votre condition, vous donnerez à votre maître Jésus-Christ le témoignage qu'il attend de vous; et quand viendra l'heure de déposer les armes, vous aurez la consolation de pouvoir dire: "J'ai combattu le bon combat....j'espère maintenant obtenir du juste Juge l'éternelle couronne de justice."

Nous rappelons a nos lecteurs et aux clients de notre imprimerie que notre nouvelle adresse est

9334 JASPER EST.

En face de l'école publique Alex. Taylor.

The Hudson's Bay Co.

CHRONIQUE LOCALE

A L'IMMACULEE CONCEPTION

La fête de Noël, cette année, a fait époque dans cette paroisse d'Elmonton.

Les catholiques de langue française et les catholiques de langue anglaise étant devenus trop nombreux pour la contenance de l'ancienne église et s'étant par suite divisés en deux congrégations, ils ont pu assister au service divin séparément et dans leurs églises respectives pour la première fois, et cela à la messe de minuit.

La paroisse de l'Immaculée Conception est ainsi devenue une paroisse exclusivement française.

A la messe de minuit, on y entendit pour la première fois la musique grave et solennelle de l'orgue, tout nouvellement installé.

— Il y aurait bien d'autres événements à relater ici. Mais, par suite d'un malentendu, le manuscrit nous parvient trop tard.

EGLISE ST-ANTOINE EDMONTON-SUD

Dimanche dernier, avant midi, en l'Eglise St-Antoine, Mgr. l'Archevêque a conféré la prêtrise à l'abbé Mathieu Schnitzler.

L'abbé Schnitzler est le 1er prête ordonné dans l'Eglise St-Antoine. Aussi l'assistance se pressait nombreuse dans l'Eglise pour voir cette cérémonie, l'une des plus belles et des plus touchantes de l'Eglise catholique.

Mgr était assisté des RR. PP. Leduc (vic. général) agissant comme prêtre assistant, Chevigny O. M. I. comme diacre ; l'abbé Desroches, comme sous-diacre. — Le R. P. Murphy, professeur au Juniorat des Oblats, prononça un magnifique sermon sur le Sacerdoce.

M. l'abbé Schnitzler a fait ses études classiques au petit séminaire de St-Albert; et ses études théologiques au grand séminaire de Montréal. Il est le 35e prêtre ordonné dans le docèse de St-Albert depuis son érection en 1871.

Le 1er jour de l'an, le nouveau prêtre chantera sa 1re grand Messe dans l'Eglise St-Antoine. Le R. P. Louis, ancien supérieur du petit séminaire de St-Albert, prononcera le sermon de circonstance.

RICHARD, SASKATCHEWAN

Richard, Sask., 29 déc. — M. et Mme Emile Richard et leur fils Maître d'Auteuil Richard sont partis lundi dernier, le 29 pour un voyage de trois mois dans les Etats de l'Est.

Ils s'arrêteront à Winnipeg passer les vacances du jour de l'an avec leurs enfants qui suivent leurs cours à l'Académie de Ste-Marie et au Collège de St-Boniface.

BEAUMONT, ALTA.

Les 6, 7 et 8 janvier il y aura un bazar, à Beaumont, au profit de la nouvelle église, qu'on se propose de bâtir dans le cours de l'été prochain.

Outre les amusements ordinaires que procurent les bazars, il y aura chaque soir des 6, 7 et 8, un concert.

Le 9 au soir il n'y aura pas de souper mais on fera le tirage des objets râflés durant les trois jours et une vente à l'encan de tous les objets qui n'auront pas été râflés ou vendus. Le comité d'organisation, ainsi que la population de Beaumont, invitent très cordialement leurs amis d'Edmonton a venir les encourager, et, d'avance ils vous promettent qu'ils vous feront passer de belles et agréables soirées. C'est donc entendu, les 6, 7 et 8 janvier, tous les amis d'Edmonton seront à Beaumont.

AVIS

Une réunion des membres de l'Association des "Old Timers" d'Edmonton est convoquée pour le troisième jour de janvier 1914, à l'hôtel Corona, à h. 2.30 p. m., pour fin de réorganisation.

Par ordre
Geo. ROY.; président.

EMPLOI DEMANDE

Deux filles de salle ayant l'expérience requise. — S'adresser au Courrier de l'Ouest, Edmonton.

LES ADIEUX

LES PAROISSIENS DE L'IMMACULEE CONCEPTION D'EDMONTON AU REV. J. A. OUELLETTE, LEUR CURE, A L'OCCASION DE SON DEPART.

* * *

AU REVEREND J. A. OUELETTE PTRE, CURE DE L'IMMACULEE CONCEPTION.

Monsieur le Curé et Vénéré Pasteur

L'annonce de votre départ prochain nous a tous rendus, nous vos paroissiens, chagrins et perplexes.

Il nous semblait que l'heure ne nous était pas encore venue d'être si inopinément privés du bénéfice inapréciable de votre zèle, de vos lumières, de votre expérience des choses d'ici-bas, de vos sages et paternels conseils ; en même temps qu'il nous semblait aussi que le moment devait être arrivé, pour vous, de jouir, du moins un peu plus longtemps, du résultat de vos oeuvres, du fruit de vos labeurs et de ce grand travail d'organisation si généreusement dépensé et si bienfaisant pour notre paroisse.

Mais la Providence, dont la sagesse est infinie, en a disposé autrement; elle a parlé par la voix de notre premier Pasteur, son représentant.

Elle vous appelle à d'autre labeurs, à d'autres efforts, à d'autres oeuvres de miséricorde, sur un champ d'action plus vaste mais aussi plus pénible, plus périlleux, où tout se trouve encore à créer, où tout vous sera à recommencer.

A cet appel d'en Haut, soldat du Christ,, vous n'avez pas hésité un seul instant à répondre : Présent.

Les croisés du moyen âge, nos ancêtres, laissaient tout, biens et famille, au cri de : Dieu le veut !

A leur exemple, vous abandonnez sans hésitation cette paroisse qui vous était devenue chère, cette famille que vous aviez faite vôtre comme par adoption, autant que par vos travaux et votre dévouement inlassable, à laquelle vous aviez su donner un prestige nouveau.

Sans hésitation, vous allez de l'avant, ne voulant jamais reculer devant cette tâche difficile, devant cette oeuvre à la fois apostolique et patriotique de fonder la paroisse croyante et chrétienne, l'oeuvre de la colonisation par les vôtres, par les enfants de la Sainte Eglise du Dieu fait homme.

Comme vous, nous nous résignons humblement et sans récriminer, puisqu'il le faut; mais celà ne doit pas signifier que nous pouvons également nous résigner à vous laisser partir sans vous dire nos sentiments d'admiration, ni sans vous exprimer l'assurance de notre gratitude. Oui, notre gratitude, car, si la reconnaissance se mesure à l'importance des services rendus, la nôtre, Vénéré Pasteur, doit être immense à votre égard.

Merci donc, merci mille fois pour les bonnes oeuvres que vous avez accomplies, parmi nous, au bénéfice de notre paroisse, pour la gloire de notre religion et aussi pour la sauve gardé de notre belle langue française dont vous avez été l'un des champions indéfectibles. De vos bienfaits nous garderons la mémoire impérissable.

De notre reconnaissance et de notre admiration — en attendant que nos voeux et nos prières ne cessent de vous suivre partout où vous irez désormais — Vénéré Pasteur, daignez accepter, dans ces modestes offrantes le faible mais sincère témoignage.

Vos Paroissiens réunis encore une fois autour de vous, et qui on bien voulu me faire l'honneur d'être l'indigne écho.

F. X. BOILEAU

AUX FILLES A MARIER

Si vous avez à peu près une trentaine d'années et le désir d'un époux, envoyez votre adresse au Courrier de l'Ouest qui vous enverra l'adresse d'un correspondant. Le secret sera absolument gardé.

A LOUER

Grande et confortable maison, en partie meublée, avec d'autres commodités telles que cave, cuisine attenante, puits, bonne eau, une écurie chaude pouvant contenir quinze "teams". — S'adresser au Courrier de l'Ouest ou au Dr. Boulanger, 152, Jasper Est, Edmonton.

INSTITUTEUR DEMANDE

Un instituteur ou une institutrice sachant enseigner les deux langues, pour le district scolaire de Bell Valley no. 626, à Rivière-Qui-Barre, Alta.

Pour plus ample information, etc., s'adresser à **M. Norbert Noël,** secrétaire.

AVIS

Animaux errants ou égarés (Astray Animals)

1 pouliche de deux ans, couleurgrise, pesanteur, 750 à 800lbs; 3 pattes blanches jusqu'aux genoux; pas de marque spéciale; — en la possession de Joseph Leroux, depuis juin, sur le ¼ N. O. de 10-58-10, O. du 4e M. à St-Paul des Métis.

1 vache rouge de trois ans, marquée H 3 sur épaule droite — en la possession, depuis 1er mai, de Edmond Turbe, sur le ¼ N. E. de 22-57-9, O. du 4e M. — à St-Paul des Métis.

— Voyez, ma chère amie, la belle dentelle sur ma robe.... Elle a au moins cinquante ans. Comment la trouvez-vous ?

— Merveilleuse. Est-ce que vous l'avez faite vous-même ?

LE VACCIN INUTILE

— On vaccine pour tout maintenant... Ben, c'est des blagues... Ainsi le petit de la fromagère, on l'a vacciné il y a trois jours, ben!... ça l'a pas empêcher de mourir hier.

— Non ! !

— Si !... Il est tombé du cinquième étage sur le pavé.

— Les statistiques nous apprennent que l'an dernier il s'est confectionné aux Etats-Unis 400,000 pianos d'une valeur de $70,000,000.

Au skating, un monsieur tombe — Décidément, lui dit un vieil ami, vous n'avez pas la bosse du patinage.

— Diable ! qu'est-ce donc que j'ai là.... sur le front ?

UNE VENGENCE

— Comment ! H. est votre ennemi et vous lui donnez votre fille en mariage.

— C'est justement parce que je le déteste.... Il aura ma femme pour belle-mère.

— Il faut quinze jours à la moyenne des hommes pour se remettre de deux nuits blanches consécutives.